LES GÉMISSEMENS D'UN SOLITAIRE,

OU

ÉLÉGIES

SUR LE SORT DE LA FRANCE.

Par M. L' . . . . R.

Gens absque consilio est, et sine prudentia; utinam saperent et intelligerent, ac novissima providerent! Cant. Moys. v. 42.

AVERTISSEMENT.

Est-ce dans le dessein de rendre hommage à la vérité, de résister au torrent de la prévention, de combattre et dissiper les traits audacieux de l'imposture, ou dans la vue d'insulter à nos malheurs, et de triompher de notre abaissement, que, de toute part, on demande à grands cris pourquoi, du sein du clergé, que l'on persécute avec tant de barbarie, ne sortent pas des ouvrages solides, des lumières triomphantes, capables d'arrêter le déluge universel de ces brochures interminables, dans lesquelles le clinquant, le sophisme et la déraison acquièrent tous les jours tant de prosélytes et d'admirateurs? Quelles que puissent être les causes d'une curiosité si suspecte, et d'un empressement si équivoque, nous n'avons, hélas! que trop de motifs qui nous déterminent à croire que le parti de la justice ne trouve plus en France qu'un très-petit nombre de zélateurs. On demande d'être éclairé; et personne ne se souvient

que l'*exposition des principes* de nos Evêques est encore sans réponse : à moins qu'on ne prenne pour une réfutation victorieuse, la ridicule arrogance avec laquelle une foule abjecte de *zoïles* s'écrient, à la tête de leurs méprisables rapsodies, que les travaux réunis de tous les Docteurs de l'Eglise Gallicane, ne sont dignes que de la pitié d'un *critique judicieux*. On demande d'être éclairé ; & l'on ferme les yeux ſur l'opinion de M. l'Abbé Mauri ; cet orateur aussi intègre qu'éloquent, que mille manèges honteux, soutenus tantôt par les plus terribles menaces, tantôt par les promesses les plus éblouissantes, n'ont pu arracher à la défense de la vertu. On demande d'être éclairé ; et l'on ne veut rassembler, parcourir et méditer que les productions éphémères de nos présomptueux *pygmées* ; ouvrages pleins de fiel et de venin, où les insultes et la satyre la plus indécente tiennent lieu de preuves et de démonstrations ; écrits futiles, qui ne laissent dans l'esprit du lecteur séduit et trompé, d'autre impression durable, que le souvenir odieux

de l'ambition criminelle qui les enfanta (*a*). On demande d'être éclairé ; et l'on ne veut suivre pour guides que *Lamourette*, *Grégoire*, *Laurent*, *Nuce*, *Lalande*, et tant d'autres, qui plaisent et ravissent ; dont l'esprit de vertige vante et admire les saillies et l'emportement, quoique le cœur abhorre leur conduite avilissante ; comme si ces loix nouvelles ordonnaient à la conviction d'aller se placer à côté du mépris. Pour eux seuls, chez eux seuls, le jargon se transforme en éloquence, le fatras en érudition, la fourberie en ingénuité, les déclamations en évidence. Battus cent fois, cent fois ils ont reparu dans l'arène avec la même audace, et ont éprouvé toutes les

---

(*a*) Il n'est presque aucun de ces prétendus restaurateurs de l'évangile, qui n'ait accepté, pour prix de ses travaux, un siège épiſcopal, avec autant de joie et d'avidité, que les plus célèbres défenseurs de l'église primitive témoignaient de crainte & de répugnance quand on leur offrait les mêmes honneurs. Il est vrai que nos législateurs allègent le fardeau de l'épiscopat dans la même proportion qu'ils élargissent les voies du salut.

humiliations de la défaite la plus entière, excepté la honte de l'avoir provoquée.

Ce n'est donc pas la crainte que peuvent inspirer les faibles attaques de ces adversaires impuissans, qui détermine à un pénible silence les généreux défenseurs de la religion ébranlée et prête à s'éteindre; mais la malheureuse certitude de leur porter des coups inutiles, tant qu'ils conserveront, avec le pouvoir d'écrire et de parler, la résolution inébranlable de mentir avec la plus impudente effronterie.

Faut-il, à cette première réflexion qui arrête notre plume et nous ferme la bouche, joindre encore la contrainte, l'asservissement et les entraves, par lesquelles on s'efforce d'effrayer quiconque voudrait faire entendre le langage de la vérité? La philosophie emploie depuis long-temps les ressources fécondes du zèle brûlant, dont elle est dévorée pour le bonheur du genre humain, à briser le joug odieux qu'impose à la raison le tribunal *tyrannique* de l'inquisition. La philosophie, pour étendre dans toute la France l'empire heureux de

cette liberté triomphante, permet, par un décret solemnel, à chaque citoyen, de dévoiler, et de manifester en public toutes ses pensées sur la religion, aussi-bien que sur la politique et le gouvernement. Et la philosophie ne croit pas démentir cette marche noble, et ce plan de *tolérance*, quand elle érige quarante-sept mille académies de bourreaux (*b*), dont les adeptes font entre ses mains, et sous ses auspices, le serment inviolable de persécuter, de flétrir, de torturer l'imprudent écrivain, qui seroit assez téméraire pour ne pas se mettre sous la sauve-garde de l'anonyme, en publiant un ouvrage qui contiendrait un autre évangile que celui de la *sainte* constitution. Car, *dans ces sortes d'entreprises*, dit un célèbre membre du tribunal de cassation, jadis maire de la municipalité de

---

(*b*) Que nos municipalités, à qui je témoignai toujours *bien plus* que du respect, ne se récrient pas contre la rigueur de cette épithète ; elle est *dans le sens* de la révolution ; c'est M. Grégoire qui en a consacré l'usage.

Nancy, *si la raison ne voit qu'un délire à plaindre, la loi n'y trouve pas moins des attentats à punir* (*c*).

D'après ces précautions *légalement* inhumaines, dictées par ce qu'on appelle la sagesse de nos représentans, il faut bien, s'écrient de concert l'ignorance et le préjugé, dont on n'a pas encore décrété la destruction : il faut bien que les *aristocrates* soient une secte abominable; puisqu'il y va de leur vie, ou, tout au moins, de leur fortune et de leur tranquillité, s'ils osent se produire au grand jour sous cette infame dénomination. J'ignore ce qu'on peut répondre à des reproches si violens, à de si graves imputations. Mais l'histoire m'apprend qu'une foule de citoyens vertueux furent enveloppés dans les proscrip-

---

(*c*) Quelle logique! quels raisonnemens! il me semble que c'est au *petit Berne*, plutôt qu'au temple de Thémis, qu'il faudrait envoyer ces orgueilleux *Tribaudets* qui somment arrogamment un peuple superstitieux de prodiguer de l'encens à leurs extravagances.

tions de *Marius* et *Sylla;* et qu'un grand nombre de têtes innocentes ne durent leur salut qu'à la fuite, au silence, à l'obscurité. Dans Rome couverte du sang que versa la tyrannie; dans les tarifs de mort affichés sur les portes des victimes, ne retrouvait-on pas le tableau de la France *régénérée,* et l'image de quelques-uns des réglemens de notre auguste *propagande?*

J'ai pénétré dans l'antre ténébreux de Polyphême. Mes regards se sont portés avec horreur sur le monstre paisiblement endormi dans l'ivresse, qui suit le carnage, dont il se repait avec délices. Après trois mois de violentes agitations, et de rugissemens épouvantables, il avait mis au jour.... je pâlis à l'aspect de ce nouveau cyclope, mille fois plus effrayant encore que celui qui l'enfanta (*d*). A ses côtés, dans un hor-

(*d*) *Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum.* Tel eſt le code du droit de l'homme. Qui en forma le plan? L'anarchie. Qu'en attendait-on? L'indépendance. Qu'a-t-il produit? Le déſordre. Comment s'est-il propagé? Par l'injuſtice. Qui le fait chérir? L'envie, l'erreur et l'aveuglement. Par quels moyens

rible désordre, sont entassés les squelettes hideux des victimes infortunées, dont le sang, qu'il verse à grands flots, vient gonfler les vastes entrailles d'où lui-même est sorti. Interdit et tremblant à la vue des images révoltantes rassemblées dans cette caverne de morts, je m'élance avec précipitation, pour appeller à grands cris........ mais les *Ulysse*, dont l'adresse et le courage pourraient seuls nous délivrer de ce géant destructeur, errent encore dans les plages éloignées, et se signalent par d'autres exploits. Autour de nous la frayeur, l'épouvante ont changé en une triste solitude les campagnes fertiles, qui sont, depuis deux années entières, en proie à ses fureurs. La foule ignoble, dont, jusqu'à présent, il dédaigne de s'engraisser, en a fait son Dieu tutélaire; elle lui offre sans cesse en sacrifice, les libations du sang le plus pur

---

pourra-t-il croître et se maintenir? En l'arrosant tous les jours par des fleuves de sang. Qui le détruira? La raison, la vérité, la honte et le repentir.

et le plus précieux, et se plaît à porter à ses pieds les têtes les plus chères. L'indignation me fait frémir, et la frayeur me glace........ Malheureux! où trouverai-je des armes pour le combattre et affronter la rage des insensés qui l'adorent? Non, je ne puis garder plus long-temps un lâche et honteux silence. S'il n'est point parmi nous de bras qui osent aspirer à partager la gloire de terrasser le fléau qui nous désole, ma main s'occupera du moins à tracer l'histoire de ses horreurs. Mes tableaux, peut-être, soulèveront les cœurs sensibles : je ferai couler des larmes d'attendrissement; c'est la seule tâche qu'il m'est permis de remplir.

REMARQUE.

J'ai été forcé de placer dans des notes quelques détails intéressans, que la sévérité de la poésie, et l'extrême précipitation avec laquelle j'ai travaillé, ne m'ont pas permis d'exprimer en vers. On les trouvera toutes rassemblées à la fin de l'ouvrage : pour ne pas faire un volume, au lieu d'une pièce fugitive, je supprime beaucoup d'éclaircissemens relatifs aux traits d'histoire, ou

aux noms étrangers répandus dans le cours des élégies. Le lecteur, sans doute, aimera mieux se les rappeller lui-même, que d'en trouver sans cesse à la marge la fastidieuse explication. Je dois avertir aussi que l'ordre chronologique n'est pas toujours observé dans les faits que je rapporte. Je n'ai pas l'esprit assez didactique pour tracer avec méthode et symmétrie des tableaux aussi révoltans.

LES GÉMISSEMENS D'UN SOLITAIRE.

ÉLÉGIE Ire.

AUX FRANÇAIS.

L'HIVER s'enfuit, nos riantes contrées
N'éprouvent plus la rage des autans,
Et des frimats nos plaines délivrées,
Vont rajeunir à l'aspect du printemps;
L'astre du jour échauffe les montagnes
Que l'on voyoit couvertes de glaçons,
Et fait fleurir au milieu des campagnes,
L'espoir heureux des plus riches moissons.
Dans tous les lieux sa lumiere féconde
Porte la vie, et sa douce chaleur
Fait, à nos yeux, éclore un nouveau monde,
Qui deviendra le séjour du bonheur.
Autour de nous, les fleurs épanouies,
A tous les sens présentent le plaisir;
Et leur éclat fixe dans nos prairies
Le papillon, l'abeille & le zéphir.
Quand le jour fuit, caché dans un boccage,
Le rossignol me ravit par ses airs :
Chaque matin, charmé de son ramage,
Mille rivaux imitent ses concerts.

Sortis enfin d'un trop long esclavage,
Et s'élançant loin des triftes hameaux,
Au premier son du cri qui les dégage,
J'ai vu bondir mille nombreux troupeaux.
Quand leur jeuneſſe a flatté l'espérance,
Et les projets, et les vœux du berger;
Il va chercher une autre jouissance
Dans les trésors qu'étale son verger.
Là, couronnés des présens de Pomone,
Chargés de fruits, ſes tendres arbrisseaux
Pourront payer, au retour de l'automne,
L'heureux tribut de ses plus doux travaux.
Dieu, dont la main conduit nos destinées,
Sur nos besoins tu réglas les saisons:
De tes bienfaits tu combles nos années;
Pour les goûter, cent fois nous renaissons.
Mais, quand ſur nous ton amour se déploie;
Quand tant de biens promettent à la fois
Et le repos, & l'aisance, & la joie (1),
Pour te bénir, le Français eſt ſans voix.
Quelle furie, arrachée aux abymes,
Vient infecter d'un funeste poison
Ce peuple ingrat, & par combien de crimes
Veut-il encore avilir sa raison?
» Laiſſons, dit-il, l'esclave de l'Asie
» Courber son front sous un spectre d'airain;
» Mais destructeur d'une race ennemie,
» Le Français veut un plus noble destin.

» Exterminons l'odieuse puissance
» De ces tyrans, le fléau des états;
» Et dans leur sang cherchons l'indépendance;
» Pour être libre, il n'est point d'attentats.
» Puisse bientôt, consacré dans l'histoire,
» Notre courage apprendre à l'univers
» Comment, guidé par l'amour de la gloire,
» Un peuple sait s'affranchir de ses fers.

Tu l'obtiendras, cette heureuse licence,
Qui fait l'objet de ton avidité;
Qui doit dans peu faire éclater en France
Le doux signal de ta félicité.
Tu l'obtiendras; et les peuples barbares
Seront saisis d'épouvante et d'effroi
Au seul récit des maux que tu prépares,
En ébranlant et le trône et la loi.
Pour en goûter les sanglantes prémices,
Pour en sentir les perfides douceurs,
Traîne *Favras* au milieu des supplices,
Et, par sa mort, révolte tous les cœurs.
A ce forfait, devenus plus féroces,
Mille Français, convertis en bourreaux,
Vont ajouter des forfaits plus atroces,
Et voleront à des crimes nouveaux.
Sous l'étendard de ces hordes rebelles,
On voit courir, le poignard à la main,
Dans tout Paris, des phalanges cruelles,
Qui vont offrir un spectacle inhumain.

C'est de *Berthier* qu'on demande la tête,
C'est à *Foulon* qu'il faut percer le flanc.
Lorsque Paris se prépare une fête,
Il veut y voir des meurtres et du sang.
Tristes jouets d'une coupable audace,
Percés de coups, ils tombent expirans ;
Et l'on ira montrer de place en place,
A tous les yeux leurs membres palpitans (2).
Vous paraîtrez à cette horrible scène,
Sexe enchanteur; les mains de la beauté
Couronneront, sur les bords de la seine,
Tous les vainqueurs qu'arma la cruauté (3).
S'il faut quitter, dans ces fureurs brutales,
Les doux attraits de votre aménité,
Allez porter parmi les Cannibales
L'empire affreux de votre liberté.

Mais c'est trop peu, pour notre aréopage,
D'oser sourire à ce premier excès ;
Il faut encore bien des jours de carnage,
Pour affermir le bonheur des Français.
Tout citoyen en bute à l'injustice,
Par son mérite, ou l'amour de son roi,
La nation permettra qu'il périsse ;
Le vœu du peuple est la suprême loi.
Dans les transports d'une aveugle furie,
Tyran cruel, ce peuple forcené
Fera par-tout craindre sa barbarie
Et le complot d'un orgueil effréné.

Par-tout

Par-tout les biens, la grandeur, l'opulence,
Allumeront son injuste courroux;
Par-tout la paix, les vertus, l'innocence,
Mériteront de tomber sous ses coups.

Les ornemens, et l'appui de nos villes,
Tant de guerriers et d'illustres héros,
Persécutés, bannis de leurs asyles,
Cherchent ailleurs le calme et le repos.
Mais leurs foyers, leurs enfans, une épouse,
Objets chéris des plus tendres regrets,
Vont succomber à la fureur jalouse
De ces ingrats couverts de leurs bienfaits.
Lorsque l'exil, et le fer et les flammes
Ont tour-à-tour désolé nos cités,
D'autres forfaits plus noirs et plus infames
Amèneront d'autres calamités.
Abandonnés à leur fougueuse ivresse,
Les furieux, sur les débris des loix,
Iront porter la crainte et la détresse
Dans tous les lieux où l'on tremble à leur voix.
Leur cœur brûlant d'une haine implacable
Pour les amis de l'ordre et de la paix,
Saura par-tout trouver quelque coupable;
La cruauté ne s'endormit jamais.
Soudain traduit comme un traître, un parjure,
Couvert d'opprobre, et traîné dans les fers,
L'infortuné, jouet de l'imposture,
Eprouvera mille tourmens divers.

Si quelques bras s'arment pour le défendre,
Si la vertu s'oppose à la fureur,
Le glaive est prêt ; la mort va se répandre,
Et présenter un théatre d'horreur.
Tels sont les maux que la France déplore :
Nismes, Uzès, Avignon, Montauban,
Douay, Nancy, vous frémissez encore
Au souvenir de cet affreux volcan.....

Auroient-ils donc, ces monstres sanguinaires,
Succé le lait des tygres et des ours ?
Qui le croiroit ? C'est un peuple de frères ;
Ils ont juré de se chérir toujours.
Ils en ont fait, aux yeux de la patrie,
Par mille cris, le serment solemnel (4) ;
Ils ont osé, dans leur audace impie,
Sans s'effrayer, mentir à l'Eternel.
Sortez, Lapons, de vos antres sauvages,
Vous qui craignez les remords et vos dieux ;
Venez apprendre à l'école des sages
Qu'à les braver on est plus vertueux.

En déposant les frayeurs passagères,
Que vous causa notre rebellion ;
Vous jouirez, nations étrangères,
De notre honte et notre abjection.
Les noirs chagrins, les soupçons et l'envie,
Se sont glissés jusques dans nos hameaux ;
De leurs poisons ils remplissent la vie,
Et sous leurs pas marchent mille fléaux.

Qu'il est changé, ce peuple si folâtre,
Que sa gaîté rendit long-temps heureux!
A la révolte il érige un théatre,
Et le massacre y remplace les jeux.
C'est dans l'espoir de réformer l'empire,
Dans le projet d'étonner ses voisins,
Et l'univers, que le Français aspire
A n'être plus qu'un peuple d'assassins.
La liberté, dont la soif le dévore,
Ne lui rend pas les biens qu'il a perdus.
Quel règne affreux, que celui dont l'aurore
Nous a ravis l'honneur et les vertus!
Elles ont fui cette terre maudite
Où l'anarchie a séduit tous les cœurs:
Thémis aussi, Thémis en est proscrite.
Que font les loix, quand il n'est plus de mœurs?
France, jadis centre de l'élégance,
Brillant séjour du génie et des arts,
Vois dans ton sein renaître l'ignorance,
Pour te punir de tes honteux écarts.
Des vrais talens quand la source est tarie,
Quand leur mépris fait l'objet de tes vœux,
Tu transmettras toute ta barbarie
Pour héritage à nos derniers neveux.
Un jour, hélas! accablés de misères,
Dans ce royaume autrefois si vanté,
Ils gémiront des crimes de leurs pères,
Et du malheur qu'ils auront enfanté.

Lorsqu'à leurs yeux le flambeau de l'histoire
Etalera leur antique splendeur,
Ils tâcheront d'en perdre la mémoire,
Qui les ferait expirer de douleur.
Sur ce tableau de leur gloire éclipsée
Ils porteront un doloureux regard :
Ils pleureront ; et leur ame oppressée
Regrettera d'avoir vécu trop tard.

ÉLÉGIE IIe.

AU ROI.

APPLAUDISSEZ, à nos cris d'alégresse,
Partagez tous notre commune ivresse,
Peuples voisins de l'empire des lys;
Notre valeur a détrôné Louis.
Tous les tyrans ont mérité des chaînes;
Le voile tombe; et ces idoles vaines,
Que trop long-temps adora l'univers,
Vont à leur tour expirer dans les fers.
Sans s'étonner du coup qui le menace,
De ses sujets louant la noble audace,
Notre monarque, au fond de son cachot,
De sa ruine approuve le complot.
Ciel! des Bourbons est-ce là le langage?
Bourbon se plaît au sein de l'esclavage,
Et va vanter sa gloire à Montmorin,
Lorsque le sceptre est tombé de sa main (5)!
Prince séduit, la bonté qui t'égare
N'a plus de prix pour ce peuple barbare,
N'éloigne pas l'exécrable dessein
De te plonger le poignard dans le sein.
N'espère plus de combattre leur haine
Par ton amour; la rage les entraîne
Contre ton sang; ils ont juré ta mort;
Et la hâter est leur plus doux transport.

Ah ! n'en crois pas la frivole apparence
Des vains regrets que cause ton absence ;
Ainsi gémit le cruel Indien,
Quand un captif s'échappe de sa main.
Ce peuple altier se plaint que tu le braves,
Quand tu parais secouer tes entraves ;
C'est la fureur qui dirige ses cris,
Dès qu'il te voit hors des murs de Paris.
En attendant que son vœu s'accomplisse,
Et qu'à ses yeux s'ordonne ton supplice (6),
Il veut au moins imprimer sur ton front
A chaque pas quelque nouvel affront.
Sur leurs sermens lorsque tu te rassures,
N'entends-tu pas retentir les murmures
Des factieux qui regrettent les frais
Que ta grandeur impose à tes sujets :
Quand ils t'ont vu délaissé de tes princes,
Qu'ils poursuivoient dans toutes nos provinces ;
Quand ils t'ont vu sans appui, sans secours,
Qu'ils étoient loin de trembler pour tes jours !
Où sont les cœurs plongés dans les alarmes ;
Où sont les yeux qui versèrent des larmes,
Quand la douleur, les ennuis, les chagrins,
Etoient si près de trancher tes destins ?
Ah ! dans le cours de leurs tristes voyages,
Combien d'affronts, d'insultes et d'outrages
Ont essuyés, chez de vils oppresseurs,
Du grand dauphin les deux augustes sœurs !

Celle qui joint sa couronne à la tienne,
Est ravalée au rang de citoyenne :
Elle n'est plus la fille des Césars,
Et ne saurait attirer nos regards.
Environné de ces sombres images,
Ton cœur peut-il former d'heureux présages ?
Prêt d'assouvir la rage des vautours,
Dans quelle paix peux-tu couler tes jours ?
Quand le tonnerre a grondé sur ta tête,
Vas-tu, sans crainte, affronter la tempête ?
Trop de fureurs, hélas ! trop de forfaits
Ont dû t'apprendre à haïr les Français.
Dans les déserts d'Afrique ou de Lybie,
Aux hurlemens des tygres en furie,
Vit-on jamais l'imprudent voyageur
Par le sommeil dissiper sa frayeur ?
Tu le goûtais, dans cette nuit d'octobre,
Qui de ton peuple a couronné l'opprobre ;
Tu le goûtais, ce perfide sommeil ;
Mille poignards préparaient ton réveil.
A la lueur de cent torches funèbres,
Qui, sous leurs pas, écartaient les ténèbres,
Ils couraient tous, sans remords, sans effroi,
Comme en triomphe, assassiner leur roi.
De ton palais ils assiègent les portes :
Tu ne sais pas quel démon les transporte ;
Mais tu vas voir, dans la foule engagés,
Tes défenseurs à leurs pieds égorgés.

D'un œil serein, il faut que tu regardes
Ces meurtriers teints du sang de tes gardes;
Que par ta main ton épouse et ton fils
A ces bourreaux sans délai soient conduits.
Tu la perdras, cette épouse chérie;
Avec la tienne on demande sa vie;
Si, plus long-temps, cachée entre tes bras,
Elle résiste à la voix des soldats.
Aux cris affreux de ce peuple farouche
Elle paraît, et déjà sur sa couche
Tombe le fer de l'assassin trompé,
Qui, dans son sang, a cru l'avoir trempé.
Elle paraît, interdite et tremblante.....
L'étonnement, la frayeur, l'épouvante,
A ce spectacle ont glacé sur son sein
Les faibles sucs du malheureux dauphin.
Quoi! sa douleur, sa tendresse et ses charmes,
De ces brigands n'ont pas brisé les armes?
Non, leur fureur ne sait se ralentir;
Ils rougiraient d'avoir pu s'attendrir.
Peuple cruel! si la haine t'enflamme;
Si la pitié ne peut rien sur ton ame;
Elle est ta reine..... Hélas! à son aspect
On ne sent plus ni crainte, ni respect.
Tu vis un jour, superbe Babylone,
Sémiramis tranquille sur son trône,
D'un seul regard calmer les factieux,
Et dissiper leurs chefs audacieux.

Mais le Français est un maître suprême :
Il sait braver l'éclat du diadême ;
Il aime à voir ses rois humiliés
Demander grace et tomber à ses pieds.
Tristes jouet de ses cruels caprices,
Cette Antoinette, autrefois ses délices,
Il la méprise ; il veut, dès aujourd'hui,
Pour l'avilir, l'enchaîner près de lui.
Tu le suivras, princesse infortunée !
Quoi ! dans ton cœur sa rage est pardonnée !
Tu le chéris presqu'autant qu'il te hait ;
Et ce pardon est ton plus grand bienfait.
Sans murmurer, le monarque accompagne
Dans les prisons son auguste compagne :
Aux vœux du peuple il se rend attentif ;
Le peuple parle, et le prince est captif.
Sur votre sort allez gémir ensemble ;
Que la douleur dans les fers vous rassemble ;
Vous y mourrez..... Trop malheureux époux,
Tant de revers étaient-ils faits pour vous !
Un bruit confus annonce leur entrée.
De spectateurs la scène est entourée ;
Ils ont goûté ce sanglant appareil ;
A leur fureur ce triomphe est pareil.
Avec transport on promène les têtes
Qu'on abatit, et qui sont des conquêtes.
Peuple rebelle ! est-ce ainsi que jadis
Tu conduisois tes maîtres dans Paris (7) ?

Près de ce char la foule sacrilège
Donne à ses maîtres un odieux corthège ;
A cette audace on croit voir le Romain,
Qui, dans ses murs, veut égorger Tarquin.
Est-ce plutôt une autre Syracuse,
A qui Denis préparait une excuse
En entassant des crimes inouis ?
Est-ce à Denis qu'on compare Louis ?
Non ; à ces traits je vois un Cléomène
Que dans les fers le Spartiate amène ;
Demain, peut-être, on verra ces ingrats
Mêler son sang aux flots de l'Eurotas (*a*).
Peuple inconstant ! s'il faut que tu te vanges
D'avoir cent fois publié ses louanges,
Ah ! ne fais pas succéder en un jour
Tant de furie au plus ardent amour !

Ne me dis plus : Louis est libre encore ;
Il vit au sein d'un peuple qui l'adore.
Son saint aïeul souffrit moins de tourmens
Dans les liens des cruels musulmans.
C'est son bourreau, ce peuple qui l'entoure ;
Il ne vaut pas les brigands de Massoure (*b*).
Louis est libre ! et le fer menaçant
Brille à ses yeux, s'il s'écarte un moment.

(*a*) Fleuve qui arrosait les campagnes de Lacédémone.
(*b*) Ville où S. Louis fut fait prisonnier.

Vaincu jadis dans les champs de Pavie;
Long-temps esclave au fond de l'Ibérie,
Tant de chagrins inconnus à des rois,
N'assiégaient pas le malheureux François (8).
A se cacher désormais condamnée,
Du grand Louis la race infortunée
Obéira, sur ce trône éclatant
Que l'univers admiroit en tremblant.
Préviens, Bourbon, préviens ton infamie;
Cède ce trône au rival qui l'envie;
Qui ne se rend indigne d'y monter
Que pour plutôt te pouvoir supplanter.
Oui, d'Orléans, fameux par cent bassesses,
A nos Phrinés prodiguant ses carresses,
Peut-être un jour régnera sur les lys,
Par les conseils de la Sapho-Genlis.
Non moins que Guise ardent et téméraire;
Avec adresse il se rend populaire.
Que les Français, au mépris de leurs lois,
Vivront heureux sous un prince bourgeois!
Puisqu'aux sujets appartient la couronne:
Puisqu'aujourd'hui la révolte la donne;
Peuple insensé, tu ne gémiras plus
De voir Séjan succéder à Titus.
Tremblez aussi, tous chéris que vous êtes,
Si les vertus ont couronné vos têtes;
Vous périrez, Léopold, Frédéric,
Georges, Philippe; hélas! un cri public

A menacé de vous réduire en poudre.
Comme Louis, pourrez-vous vous résoudre
A révérer l'audace des mutins,
A n'être plus que des fantômes vains ?
Non ; punissez cette injure cruelle (9) ;
Vengez Louis ; le devoir vous appelle.
Si les Français ont voulu son malheur,
Qu'à ses rivaux il doive sa grandeur ;
Un tel exploit vaut mieux que cent batailles.
Prince adoré, tu reverras Versailles ;
Sur ces ingrats ton cœur s'attendrira ;
Pour se venger il leur pardonnera.

ÉLÉGIE IIIe.

A LA NOBLESSE.

IL est tombé cet arbre dont l'ombrage
Avait couvert l'empire des Français.
Malgré nos cris, nos larmes, nos regrets,
Sa chûte, hélas! d'un moment fut l'ouvrage (10).
Ses pieds étaient égarés dans les temps
Comme son front s'élançait dans les nues;
Ses rejettons, sur des traces connues,
Aux yeux surpris montraient plus de mille ans.
Des aquilons cent fois sa tête altière
A défendu les fragiles roseaux;
De toute part, au tour de ses rameaux
S'enveloppaient et le pampre et le lierre.
Chacun de nous, au déclin d'un beau jour,
Lorsque le ciel se couvrait de nuages,
Sous cet abri contemplait les orages,
Et du soleil attendait le retour.
On le vantait sur les rives lointaines;
Tous nos rivaux en étaient envieux:
Leurs yeux portaient un regard curieux
Sur le trésor, l'ornement de nos plaines.
De faux surgeons dans son écorce entés,
En peu de temps privés de nourriture,
Bientôt après rongés de pourriture,
Avaient du tronc altéré les beautés.

En le purgeant de ce bois inutile,
On lui rendrait son antique vigueur,
On le sait bien; mais, depuis sa langueur
Il ne plaît plus; il faut qu'on le mutile.
On ne pourra se passer de ses fruits,
On le prévoit; mais la foule perverse
Refléchit-elle? il faut qu'on le renverse,
Et que chacun insulte à ses débris.
De destructeurs une horde infernale
Porte sur lui mille coups redoublés;
Depuis long-temps leurs efforts rassemblés
Le menaçaient d'une chûte fatale.
Il penche, il tombe; un horrible fracas
Fait retentir les plaines éloignées;
De nos voisins les rives indignées
En gémissant reçoivent ses éclats.
De vils frelons, detestable vermine,
Viennent ronger son feuillage flétri (11);
Plus prompts encor, l'insolente fourmi
De ses essaims a couvert sa racine.
Hors des bourbiers qui les tenaient cachés
J'ai vu ramper les venimeux insectes;
Qu'avec plaisir, de leurs bouches infectes,
Ils creuseront ses rameaux desséchés!
A tant d'horreur, ce qui resiste encore
Est réservé pour un sort plus affreux;
On réunit ces restes malheureux
Pour qu'en un jour la flâmme les dévore.

Mes tristes yeux l'ont vu s'anéantir.
Il n'est donc plus ! et l'on n'ose s'attendre
Qu'il puisse un jour renaître de sa cendre,
Et de nouveau s'orner et s'agrandir.
Telle est, hélas ! votre image fidelle,
Nobles soutiens du trône de Louis :
Tous vos honneurs se sont évanouis ;
N'attendez plus qu'une honte éternelle.
Un souffle impur a flétri vos lauriers ;
Vos noms fameux ne sont plus que des ombres ;
Et je ne vois qu'un monceau de décombres
Où j'admirais un million de guerriers.
Ce peuple vain dut à votre vaillance
Tout son bonheur : il rit de votre deuil ;
Et, quand sa main vous prépare un cercueil,
Il croit avoir régénéré la France.
Ceux qui goûtaient les fruits de vos exploits,
De votre sort deviennent les arbitres :
De votre gloire en détruisant les titres,
La lâcheté vous donnera des loix.
L'état pompeux de vos brillans trophées
Les remplissait d'un ignoble dépit ;
Mais à leurs yeux quand on vous avilit
Ne croyez pas leurs haines étouffées.
D'un peuple faible, illustres défenseurs,
D'un peuple ingrat vous serez les victimes ;
Il veut combler son opprobre et ses crimes,
En s'élevant contre ses protecteurs.

Dans votre sein il plongera les armes
Qu'à son salut consacrèrent vos mains ;
Las de vous voir veiller à ses destins,
A vous combattre il trouvera des charmes.
Persécutés comme autant de forçats
N'opposez-vous aucune résistance ?
Si vous rompiez ce timide silence,
Les vils Anglois poignarderaient d'Assas (12).
Recevez donc, puisque la loi l'ordonne,
De vos malheurs le déplorable arrêt ;
Et souscrivez à ce honteux décret,
Dont la raison et s'indigne et s'étonne.
Allez ouvrir les antiques tombeaux
Où reposaient les cendres de vos maîtres ;
Allez enfouir aux pieds de vos ancêtres
De votre honneur les lugubres lambeaux.
Ne cherchez plus sur le marbre et les pierres
Qui, sous vos yeux, cachent leurs ossemens,
Le souvenir de leurs faits éclatans ;
J'y graverai ces tristes caractères :
» Chez les Français tous les rangs sont égaux :
» Plus de noblesse en ce vaste royaume ;
» Et le berger qui s'endort sous le chaume
» Pourra demain remplacer nos héros.
A cet affront, qui ternit votre gloire,
Ranimez-vous, ombre de nos guerriers ;
Vous partagez, dans ces traits meurtriers,
De vos neveux la désolante histoire.

Sous

Sous les drapeaux de Clisson et Bayard,
Quelques soldats affrontaient une armée :
Le Français veut une autre renommée ;
Nos artisans porteront l'étendard.
Nos citoyens, pour se rendre intrépides,
N'ont pas besoin de Turenne et Villars ;
Quand il faudra voler au champ de Mars,
Dans nos hameaux on trouvera des guides.
Sur l'océan bientôt nous allons voir
La même gloire et la même fortune :
On ne craindra ni les vents, ni Neptune,
Quand Gué-Trouin sortira d'un comptoir (13).
Des chevaliers de nos temps héroïques
Nous méprisons la sotte loyauté ;
Et leur candeur et leur fidélité
Ne sont pour nous que des vertus gothiques.
Faut-il, comme eux, au mépris de nos droits,
Sacrifier à des idoles vaines ?
Et tout le sang qui circule en nos veines
Doit-il couler pour défendre des rois ?
Pleins des douceurs d'un tranquille civisme,
Nous n'irons plus déserter nos foyers,
Pour recueillir d'éphémères lauriers
Que dispensait l'orgueil du despotisme.
Qu'il est honteux d'avoir tant à souffrir
Pour reculer les bornes d'un empire !
C'est pour la paix que notre cœur soupire ;
Reposons-nous ; il est temps de jouir.

Mais immolons au vœu de la patrie
Nos fiers rivaux, tous ces demi-tyrans;
Et proscrivons, sur leurs corps expirans
Le souvenir d'une race ennemie.
Ne ménageons, dans nos justes fureurs,
Que ceux d'entr'eux qui demandent la vie
En souscrivant à leur ignominie;
Seuls ils seront dignes de nos faveurs.
Honorons-nous d'une guerre intestine
Qui tranchera tous ces membres impurs;
Laissons leur sang ruisseler dans nos murs,
Puisqu'à couler le peuple le destine.
Que ces châteaux, ces antiques donjons
Soient ravagés par le fer et les flammes;
De leur butin nos enfans et nos femmes
Seront chargés... nous nous enrichirons.
Peuple cruel ! faut-il que tu te souilles
De tant d'horreurs? le titre de brigand
Te paraît-il et si noble et si grand,
Quand il promet de sanglantes dépouilles ?
Ah! je le vois; ces fiers législateurs,
Qui de ton bien font leur unique étude,
A tes forfaits, à ton ingratitude
Ont reservé de suprêmes honneurs.
Selon leurs vœux poursuis donc ta carrière,
De jour en jour deviens plus scélérat;
Et montre-nous qu'il n'est point d'attentat
Que n'ait produit le siècle de lumière.

Quel crime, hélas! t'offrent donc à punir
Ces malheureux que ton bras persécute ?
A tes fureurs pourquoi sont-ils en bute ?
Ah ! punis-les d'avoir pu te chérir.
   Les noirs chagrins dont je te vois flétrie,
Qui les causa, vertueuse Br....y ?
Pour cent bienfaits, n'as-tu donc recueilli
Que les poisons dont ton ame est nourrie ?
A l'indigent tu prodigues tes soins;
Dans ses revers, tendre et compatissante,
Tu le soutiens; et ta main bienfaisante,
Pour s'épancher, ne craint que les témoins.
Par les secours de tes filles chéries,
Combien de fois, arraché du tombeau,
Un malheureux, dans ce triste hameau
Vit en un jour ses souffrances guéries (14) ?
Et ces bourreaux t'accablent sous leurs coups !
Et ces ingrats, pour prix de tes largesses,
Voudroient pouvoir, à force de bassesses,
Anéantir le nom de ton époux !
   Abandonnez cette infame patrie,
Vous qui toujours en fûtes le soutien :
Dans d'autres lieux, sans doute, on saura bien
Vous garantir des efforts de l'envie.
Portez en foule aux peuples éloignés
Tous vos talens avec votre courage;
Ils jouiront, après votre naufrage,
Des biens qu'ici nous avons dédaignés.

Quand Mahomet avec la barbarie
Vint usurper l'empire du Levant,
Les arts bannis fuirent loin du croissant,
Pour enrichir la Gaule et l'Italie.
Ceux qu'aujourdhui nous chassons en exil,
Peut-être un jour, touchés de nos disgraces,
Avec transport reviendront sur leurs traces,
Pour nous sauver du plus affreux péril.

ÉLÉGIE IVe.

LA RELIGION.

Toi, dont le sang arrosa mon berceau,
Dieu rédempteur, vois, du sein de ta gloire
Mon infortune; aux portes du tombeau,
Aurai-je envain imploré ta mémoire ?
Par ton secours je conquis l'univers;
Tu m'accordas l'appui de tes miracles;
Je triomphai de cent peuples divers,
En déployant tes sublimes oracles.
Pierre aurait-il cessé de t'être cher ?
Souffriras-tu que sa barque périsse,
Et qu'à tes yeux la rage de l'enfer
Vienne ébranler son auguste édifice ?
De son vaisseau tu pris le gouvernail;
Il surmonta les plus rudes secousses;
L'enfer en vain menaça ton bercail;
L'enfer frémit dès que tu la repousses.
Quand l'hérésie attaqua mon repos
Par le venin d'une fureur jalouse,
Ton bras puissant dissipa ses complots,
Et tu rendis la paix à ton épouse.
Ils ne sont plus, ces beaux jours qui m'ont lui;
Mon cœur jamais n'en goûtera les charmes;
Ce calme heureux, je le perds aujourd'hui;
Je ne vis plus que pour verser des larmes.

Le vaste empire où régna Constantin
Est le séjour des brigands de Médine,
Dans les climats que conquit Augustin
Un schisme affreux depuis long-temps domine.
Il me restait dans ces tristes revers,
Un champ plus beau, plus riche et plus fertile;
On me l'arrache, et bientôt les déserts
Entendront seuls la voix de l'Evangile.
C'en est donc fait, Seigneur, tes ennemis
Ont désolé mon plus bel héritage!
Dans les moissons que cultiva Dénis
Leur main cruelle a porté le ravage!

Qu'avais-je fait à ce peuple pervers,
Pour qu'il brûlât d'abjurer mon empire;
Pour qu'il voulût me mettre dans les fers,
Et m'immoler au démon qui l'inspire?
Lorsque Clovis se soumit à ma voix,
Bientôt, guéri de ses mœurs trop sauvages,
Le Français dut au pouvoir de la croix
Tout son bonheur et tous ses avantages.
A ma morale, à mes douces leçons
Il fut long-temps et docile et fidèle;
Et le héros qui dompta les Saxons,
Des vrais chrétiens se montra le modèle.
En parcourant l'histoire de ses rois,
A leurs côtés sans cesse il me retrouve,
Et, quand il s'est agrandi sous mes loix,
Ce peuple ingrat m'abjure et me réprouve!

Dans son orgueil, croirait-il qu'il fallût
Fouler aux pieds le soin d'une autre vie ;
Ensevelir l'image du salut
Sous les autels de la philosophie ?
Il ne veut plus entendre mes pasteurs,
A ses mépris sa fureur les condamne,
Pour n'écouter que les vils imposteurs,
Dont il devient l'instrument et l'organe.
Qui peut, grand Dieu! peindre la cruauté,
L'égarement, les crimes, le scandale,
Que fait chérir à son impiété
De ces tyrans l'influence fatale ?
L'Eglise en proie à leur avidité,
Verse ses biens dans l'abyme d'un gouffre
Qui s'est ouvert à leur voracité ;
Et sans murmure elle perd, elle souffre.
Heureux encor, si le calme et la paix
Etaient le prix de sa triste indigence !
Mais je n'ai pas supporté tout le faix
Et tous les coups d'une injuste vengeance.
Il est parti de ces lieux ténébreux,
Où des autels se forge la ruine,
Un coup de foudre, un décret désastreux,
Qui, pour jamais me flétrit, m'extermine.
Pour me couvrir d'un opprobre éternel,
L'impiété contraindra mes ministres
A proférer un serment solemnel (15),
Qui les dévoue à ses ordres sinistres.

Ses noirs projets ont été confondus;
Les Onias n'ont pas courbé la tête;
Mais les Jasons, et les Ménélaüs
Vont triompher de leur noble retraite.
Un Périgord, la honte de Léger,
De scélérats se faisant un cortège,
S'est applaudi de venir m'outrager,
Et s'avilir par ce vœu sacrilège (16).
Fier de combler le cours de ses noirceurs,
Brienne aussi, qui me connut à peine,
Pour se mêler à mes persécuteurs,
S'est dépouillé de la pourpre romaine.
De mes enfans ils n'ont plus que le nom;
Vils défenseurs du mensonge et du schisme,
Semer le trouble et la division
Sont les exploits de leur patriotisme.
Ils croiront rendre hommage à la raison,
En soupirant, lorsqu'une bouche impure
Aura couvert le prélat de Vaison
De tous les traits d'une lâche imposture (17).
Loin de Sion ils détournent les yeux;
Prompts à servir l'implacable Athalie,
Ils ont sacré les prêtres des hauts lieux (18),
Pour voir plutôt ma mémoire abolie.
Rien ne s'oppose à leur vœu criminel;
A leurs fureurs l'arche sainte est soumise;
Les fils d'Agar aux enfans d'Israël
Vont succéder dans la terre promise.

Chaque pontife implore sans succès
L'appui d'un roi chancelant sur son trône.
Qu'obtiendraient-ils? de stériles regrets;
Il est, comme eux, captif dans Babylone.
Pour effrayer les enfans de Baal,
Rome sur eux balance l'anathême;
Vaine rigueur! elle irrite mon mal:
La foudre, hélas! retombe sur moi-même (19).
Tu vois, Seigneur, mon avilissement (20);
Jusques-à quand faut-il que tu contemples
Ce peuple fier de son aveuglement,
Lorsqu'à l'erreur il ouvre tous mes temples:
De l'hérésie il suce le venin,
Et de Richer il a fait son idole;
Tous les suppôts de Zuingle et Calvin
Viendront dans peu nous prêcher la parole.
Avec transport mon perfide troupeau
Ronge le sein qui lui donna la vie;
Dans nos cités, et dans chaque hameau
Triomphe en paix la lâche apostasie (21).
Brisant le joug de leur captivité,
Elle a séduit les faibles Cénobites;
Pour s'affranchir, ils n'ont pas hésité
A supplanter les fidèles lévites.
De mes autels coupables déserteurs,
Je les ai vus, dans l'ardeur qui les brûle,
Tranquillement commettre des horreurs,
Dont frémiraient les murs d'une cellule.

J'ai vu ce corps, autrefois régulier,
Qui me servait dans une paix profonde,
Rougir enfin des vertus de Fourrier,
Et n'adorer que le faste du monde (22).
Si les appas de l'or et du plaisir
Sont méprisés de quelques solitaires,
Les Julien qui n'ont pu l'éblouir,
Sauront bientôt lui déclarer la guerre.

Sous vos verroux, et vos portiques saints,
Tremblez aussi, colombes innocentes;
J'ai vu voler de venimeux essaims,
Qu'aigrit le son de vos voix gémissantes.
Mais c'est pour moi que vous souffrez ces maux;
Que vous suscite un coupable délire;
Consolez-vous; la verge des bourreaux
Sera pour vous la palme du martyre (23).
Dans cet outrage et votre affliction,
Dans les chagrins que la vertu surmonte,
Plaignez vos sœurs que leur désertion
Vient de livrer aux remords, à la honte.

La piété décora de ses dons
Mon sanctuaire; et la voix de l'impie
Dit aujourdhui : nous vous les ravissons,
Pour les porter au fond de l'Assyrie.
Malgré mes cris, et mes gémissemens,
L'avidité, la rapine et le crime,
Sous les regards de mes tristes enfans
Ont dépouillé le temple de Solyme.

A cette fête en foule est accouru
Un peuple entier : le dieu qu'il déshonore
Retient sa foudre, et nos yeux n'ont pas vu
Les feux du ciel frapper Héliodore !
Pour des chrétiens, quels monstrueux excès !
Ils ont ravi l'or de mes tabernacles,
Le Juif l'emporte, et le cruel Français
Vient admirer ces horribles spectacles (24) !
Il m'en souvient, mon cœur a moins souffert
De la fureur des Huns et des Vandales ;
Leur cruauté ne m'a jamais offert
Tant de forfaits avec tant de scandales.
Les Balthassars, au milieu des festins
S'enivreront dans la coupe sacrée.
Trace, grand dieu, l'arrêt de leurs destins !
De ces fléaux que je sois délivrée.
Ebranlez-vous, chaires de vérité ;
Du sang humain on vous verra rougir ;
C'est à vos pieds que l'infidélité
Célébrera ses profanes orgies (25).
Fermez, Esdras, les livres de la loi ;
Avec dépit ce peuple vous écoute ;
Au fond du cœur il abjure sa foi ;
Le pain du ciel l'ennuie et le dégoûte.
Non, non, Seigneur, tu ne pemettras pas
Que sous leurs coups ton épouse succombe ;
Peuple endurci, bientôt tu me verras,
Comme ton Dieu, renaître de ma tombe.

Prêtres du Christ, vous n'aurez pas blanchi
Dans les prisons d'une terre ennemie;
De ses liens pour jamais affranchi,
A mon secours volera Néhémie.
Par ses efforts, de ce nuage épais
Je sortirai plus brillante et plus belle;
Et les remords des perfides Français
Me couvriront d'une gloire immortelle.

ÉLÉGIE Ve.

L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

PYRRUS le veut, fidèle Cynéas,
Pars; vers le Tybre il faut porter tes pas,
Et visiter cette superbe Rome
Que l'univers craint, admire et renomme.
Vois quel éclat, dans ces augustes lieux,
Quelle grandeur se présente à tes yeux:
Est-ce un sénat que Cynéas contemple?
Ce sont des rois; et leur ville est un temple.
Du nom Français peuples admirateurs,
Adorez-nous: douze cents orateurs
Sont rassemblés sur les bords de la Seine;
Près de Paris Rome est une ombre vaine.
Ces demi-dieux, dont nous sommes épris,
Qu'inspirent-ils? l'horreur et le mépris;
Et leur travail, qui fait gémir le sage
Arrache encore un ridicule hommage.
Louis connaît nos peines, nos besoins,
Et les confie à leurs perfides soins!
De son bonheur pour vaincre les obstacles
Ne pouvait-il chercher d'autres oracles?
De mille maux l'empire était rempli
Lorsque mourut le fils du grand Henri;
Et quelle fut, pour en tarir la source
De nos états la honteuse ressource (26)?

Ah! si du moins, pour épurer le choix
De ces tribuns qui nous donnent des loix,
La vertu seule élevait une digue
Qui repoussât la cabale et l'intrigue! ......
Mais l'engouement n'adore que l'orgueil,
Ne veut que lui dans l'auguste fauteuil.
Pour relever un temple qui s'écroule
Chaque Erostrate a le vœu de la foule.
Couverts encor de la poudre des bancs,
Que d'avortons deviennent des géans!
Flétri naguère, et caché dans la fange
Le vil Thersite en monarque se change.

Quel noir crayon, quel lugubre pinceau
Peut au grand jour exposer le tableau
Des attentats, dont notre aréopage
Va consacrer l'odieux assemblage?
Pour soutenir ses iniques décrets
Le bronze tonne, et les glaives sont prêts;
Le crime exalte un ordre si barbare,
Et la raison est muette à la barre.
Quand on publie un cours d'assassinats,
De la tribune on entend mille éclats;
Elle se livre à la même folie
Qu'inspirerait Dom Japhet d'Arménie (*a*).

(*a*) Comédie de Scarron, excessivement bouffonne, qui attire, pendant le carnaval, une affluence prodigieuse de spectateurs.

Que de noirceurs, que d'énormes abus
Vont remplacer ceux qu'on a combattus!
Mais, pour changer la face de l'empire,
Pour créer tout, il faut bien tout détruire.
Qu'un citoyen vertueux, innocent
Surl'échaffaud vienne verser son sang,
La loi l'ordonne; aurions-nous la faiblesse
De nous livrer au deuil, à la tristesse?
Consolons-nous: ce n'est qu'un meurtre obscur:
Le sang qui coule était-il donc si pur?
Croyons plutôt à l'illustre Barnave
Qu'à l'équité qu'il méprise et qu'il brave.
Nos souverains n'ont sué que six mois
Pour enfanter le code de nos droits;
Le peuple enfin apprend qu'il peut tout faire,
Et la vertu sera seule arbitraire.
On a banni le traître Génévois,
Dont l'ascendant mit l'empire aux abois;
Et, quand il faut rétablir la finance,
D'un papier vil on inonde la France.
On vit ainsi l'imposteur Ecossais
Sous d'Orléans crier avec succès:
Dépouillez-vous d'une masse importune;
Dans mes billets placez votre fortune.
Law cependant ne séduisit qu'un jour;
La pauvreté l'assaillit à son tour;
Puisse d'Anson le zèle impolitique
Avoir le sort de ce fourbe empyrique!

Stériles vœux ! il n'est plus de trésor ;
Nos dictateurs s'engraissent de notre or,
Et le royaume à peine est assez vaste
Pour préparer l'aliment de leur faste.
Peuple appauvri, foulé par les impôts,
Bénis encor leurs glorieux travaux ;
Quand leur orgueil se chatouille et se berce
Sur les débris des arts et du commerce.
Devant tes dieux viens fléchir le genou ;
Avec Bourbon rends hommage à Chabrou (27) ;
Viens comme lui, Lameth te le commande,
Préconiser l'auguste propagande.

D'un saint respect tous les cœurs sont émus,
Lorsqu'on entend l'audacieux Camus
Du culte vrai fixer la décadence,
Quand à l'autel il doit son opulence.

Pour seconder tant d'horribles desseins,
L'or aiguise le fer des Jacobins :
En abordant leur infame repaire
La vertu tremble, et le crime prospère.
De toute part bientôt s'est propagé
Le noir poison de ce club enragé ?
Et dans les lieux où ces brigands pullulent,
A chaque pas les forfaits s'accumulent (28).
Ils osent tout, et leurs bras destructeurs
Servent d'égide à nos fiers sénateurs,
En attendant que leur tourbe vénale
Ait de nos loix terminé le dédale.

Long-temps

Long-temps encor leurs travaux somptueux
Agrandiront les replis tortueux,
Et les détours, qui de ce labyrinthe,
Doivent former l'impénétrable enceinte.
Long-temps encor la raison gémira,
Sous les poignards l'innocent pâlira,
Sans que l'on puisse, à des traces connues
En distinguer les sombres avenues.
Dans ce cahos, illustre Mirabeau,
Tu leur servais de guide et de flambeau;
Mais tu n'es plus; la France désolée
Baigne de pleurs ton triste mausolée.
Ce coup terrible a glacé les esprits;
Sur tous les fronts les regrets sont écrits;
Tous les Français, sous un crêpe funèbre,
Pleurent la mort de ce monstre célèbre.
Nul comme lui ne sut trahir les loix,
Aux citoyens rendre odieux les rois,
Et, sous les traits d'une riche éloquence,
Faire chérir le meurtre et la licence.
Ivre de sang, et des dons de Plutus,
Il ne savait haïr que les vertus;
A les combattre il consacra sa vie,
Et la tribune admira son génie.
Si les Valois respiraient dans Bourbon,
Ce Marigni sans doute à Monfaulcon
Eut expié son infame avarice;
Mais Louis tremble où domine le vice.

Il eut osé, pour se rendre immortel,
Plonger l'acier dans le sein paternel.
Comme son cœur cent fois sa bouche impure
Aux yeux du peuple outragea la nature.
Il lui manquait un triomphe plus beau:
Il renaîtra, si, près de son tombeau,
Le sang du roi, qu'il tâcha de répandre,
Coule bientôt pour arroser sa cendre.
La main du temps jamais n'effacera
Tous les exploits du héros de Cara;
Cara l'adore, et sa plume affligée
A le louer sans cesse est engagée.
Il ne faut plus, infortuné Français,
Ceindre ton front de lugubres cyprès:
Le crime est-il nécessaire à ta gloire?
Sèche tes pleurs, il te reste Grégoire (29).

Porte tes vœux vers ce nouveau prélat;
A tes bienfaits il doit tout son éclat;
Viens révérer celui que tu destines
A profaner le siège de Thémines.
Peuple de Blois, environne l'autel
Où va monter l'avocat d'Israël;
Avec transport, chrétiens, baisez la mitre
Qu'on lui défère à ce superbe titre.
Venez en foule écouter les souhaits
Que ce pontife adresse au Dieu de paix:
» Que la moitié du royaume périsse;
» Sur ces débris que la France gémisse,

» Pourvu qu'enfin l'aimable liberté
» Fixe chez nous son trône ensanglanté.
Telle est, grand Dieu ! la sublime prière
Qui doit bénir sa pieuse carrière.
Faut-il tracer aux yeux de l'univers
Un trait affreux de ce Prêtre pervers?
Oui : l'univers apprendra par ma bouche
Combien l'honneur l'intéresse et le touche.
Dans un hameau, non loin d'Imberménil,
Un malheureux, dans le plus grand péril,
Couvert de sang, réduit à l'agonie,
Allait finir sa déplorable vie :
Pour le sauver il est déjà trop tard;
Il va périr ; et le maître de l'art
Qui sur son sort s'afflige et désespère,
En vain réclame un autre ministère.
Grégoire arrive ; on lui montre le lit
Du moribond ; il s'égaie, il sourit ;
D'un Dieu terrible il ne veut rien lui dire,
Et sans secours le malheureux expire.
Les voilà donc, ces sages si vantés,
Dont les Français par-tout sont enchantés !
Peuple séduit, que leur fureur opprime,
Lis sur leur front la bassesse et le crime.
Abandonnez ce collège infernal,
Désertez tous le honteux tribunal,
Vous dont le cœur, les vertus, la droiture,
Savent encore détester l'imposture.

Fuyez, Fuyez, Cazalès et Mauri,
Au milieu d'eux votre nom est flétri ;
N'espérez plus que leur rage s'arrête ;
Livrez la barque au gré de la tempête.
Chaque décret ajoute à nos malheurs ;
N'en suivez plus les coupables auteurs ;
Dès ce moment le devoir vous engage
A renverser leur détestable ouvrage.
Bientôt, peut-être, un généreux effort
Rompra nos fers, changera notre sort :
Jour fortuné ! quand, avec ta lumière,
Nous rendras-tu notre gloire première !

ÉLÉGIE VIe.

A Mr. DE LA FARE, Evêque de Nancy.

De quel éclat tu brilles à mes yeux!
De tes écarts comme tu te relèves!
Tu n'as plus rien de cette antique Trèves,
Qui ne vantait que son faste et ses jeux.
Non, tu n'es plus cette ville idolâtre
De ses plaisirs, où chaque citoyen,
Par une erreur qui désolait Salvien,
A la vertu préférait le théâtre.
A soulager les malheureux Français
Tu placeras ta grandeur et ton lustre;
Par tes bienfaits tu vas te rendre illustre;
De tels honneurs ne périssent jamais.
Persécutés, bannis de leur patrie,
Que de prélats vont chercher aujourdhui
Dans ton enceinte un généreux appui
Contre les traits d'une fureur impie!
Ah! chéris-les, et conserve leurs jours,
Epuise-toi pour des têtes si chères;
Flétris chez nous, à des mains étrangères,
Ils vont devoir les plus tendres secours.
Puissent tes soins, dans leur bande sacrée,
Fixer toujours le précieux dépôt
Que Nancy perd, et le rendre bientôt
Aux vœux ardens d'une église éplorée!

Oui, oui, bientôt un glorieux retour
Vers ses enfans ramènera La Fare;
Tu sentiras, peuple que l'on égare,
A son aspect renaître ton amour.

Qu'avois-tu fait, pontife vénérable,
Pour soulever les cœurs de ces ingrats ?
Quelle furie avait armé leurs bras,
Et dirigeait leur complot exécrable ?
Avons-nous vu le luxe et la hauteur
Dans ton palais te rendre inaccessible ?
Quel indigent vit ton ame insensible
Avec orgueil dédaigner sa douleur ?
Siècles futurs, vous ne pourrez le croire:
Ligués entre eux contre leur bienfaiteur,
Nos citoyens, à lui percer le cœur
Auraient trouvé leur triomphe et leur gloire!
N'es-tu donc plus cet orateur chéri,
Dont la tribune admira la constance,
Et qui souvent banlança l'éloquence
De Malouet, Cazalès et Mauri ?
Est-ce la soif de l'or qui te consume ?
As-tu plaidé pour d'injustes décrets ?
As-tu jamais à de vils intérêts
Vendu tes soins et consacré ta plume ?
Combien de fois as-tu, d'un œil serein,
Fendu les flots d'une foule importune,
Pour détourner les coups de l'infortune,
Qui menaçoient la tête du Lorrain ?

Et, quand, courbé sous le poids de tes veilles,
Tu crois chez lui goûter un doux repos,
Ce peuple ingrat, par d'horribles complots,
Trouble ton ame, afflige tes oreilles.
Fuis ces méchans, fuis ce lâche troupeau
Qui méconnaît tes sueurs, ta fatigue,
Malgré les biens que ta main lui prodigue,
Si tu ne pars, il sera ton bourreau (30).
Lorsque du fond de ta triste retraite,
Ta voix encor veut toucher ces pervers,
Ils sentent moins tes reproches amers,
Que le regret d'avoir manqué ta tête.
Ils ont déja, dans leur acharnement,
Avec transport disposé de ton siège;
Et, dans l'excès d'une ardeur sacrilège,
Ils se louaient de leur aveuglement.
Pour assouvir leur fougue impatiente,
Ils ont donné ta croix à Chatelain;
Il l'accepta; mais, contre leur attente,
Il a rougi de n'être plus chrétien.
A cet échec leur audace s'irrite,
Et, pour ne pas risquer d'autres refus,
Ils ont promis d'exclure les vertus
Du choix honteux que leur rage médite:
Pour captiver d'ignobles campagnards,
Hantz à leurs pieds rampant avec bassesse;
Hantz à leurs yeux dégradant sa vieillesse,
Avait d'abord fixé tous les regards.

On le connaît assez lâche et parjure,
Mais il est faible, et d'un génie étroit;
Il faut un cœur plus fourbe, plus adroit
A propager l'erreur et l'imposture:
C'est de Bérulle un des indignes fils,
Vil apostat, que le club recommande,
Qu'il veut élire, et le traître Lalande
Vois parmi nous triompher ses écrits.
On réclama contre un choix si bizarre;
On a trompé nos simples électeurs;
Mais, au mépris de leurs justes clameurs,
Un schismatique a remplacé La Fare (31).
Quelle infamie! on préfère à Nancy
La boue à l'or, l'argile à la topaze!
Console-toi, vas, le grand Athanase
Fut supplanté par un Lalande aussi.

Dans le tumulte, au milieu du vacarme
Que va causer ce terrible malheur,
Rien ne saurait soulager la douleur
De ce clergé, dont le péril t'alarme.
A tous les traits de la séduction
Sans s'ébranler son courage résiste;
Et ton troupeau, dans un état si triste,
N'a vu périr que l'ignoble Bouchon (a)

(a) Je ne parle en cet endroit que du clergé séculier de Nancy.

Mais de quel coup fut frappé ton chapitre,
Ce noble appui d'un fidèle bercail,
Quand il connut que l'aveugle Barail
Formait des vœux pour te ravir la mitre!
Peu de pasteurs, au mépris de la loi,
Ont osé suivre un si funeste exemple,
Peu de pasteurs ont fait gémir le temple
Par un serment qui renverse la foi.
Ceux qu'entraîna quelqu'intérêt profane,
Ont fait connaître un douloureux regret,
Dès qu'ils ont vu le fulminant arrêt
Qu'a prononcé Pierre qui les condamne.
Cet antidote arrête les dégâts
Que loin de toi craignait ton diocèse;
Il détruira la semence mauvaise
Dont le poison produit les renégats.
Mais Rome envain parle à cette famille (32),
Dont les enfans dans des sentiers obscurs
Errent toujours: les cloaques impurs
Sont plus infects, quand l'astre du jour brille.
Par tes conseils nous craignons peu l'erreur:
Elle n'est pas où la vertu préside,
Contre ses traits tu seras notre égide,
Notre lumière, ainsi que sa terreur (*a*),
Oserions-nous dans des routes nouvelles
Nous engager, jeunes audacieux,

(*a*) *Lux nostris, hostibus ignis.*

Lorsque ta main a placé sous nos yeux,
Pour nous guider, tant d'illustres modèles?
Oublierions-nous les touchantes leçons
Que nous traçait dans son inquiétude
Cet Augustin qui réglait notre étude,
Et nous nommait ses tendres nourrissons?
Chargé du poids de tout ton ministère,
Sans négliger ses soins laborieux,
Il sut veiller au trésor précieux,
Dont tu l'avais rendu dépositaire.
De ces leçons tous nos cœurs sont imbus;
Nous n'irons pas, téméraires lévites,
De l'hérésie odieux satellites,
Environner le siège d'un intrus.

O mes amis, ô vous dont la sagesse (a),
Triompherait dans un siècle plus beau,
Suivez toujours l'éclat de ce flambeau,
Dont la lueur vous dirige sans cesse.

Un autre maître envoyé par Vincent
Mérite aussi toute votre tendresse;
Qu'à ses travaux chacun de vous s'empresse
A témoigner un cœur reconnaissant.
Que sous ses pas les vertus sont faciles!
Imitez tous ses nobles sentimens;
Quelle ressource en ces tristes momens,
Et quel soutien pour des ames dociles!

(a) MM. les séminaristes.

Ainsi que lui, pour désarmer le bras
Du tout-puissant, par de tendres prières,
Sanctifiez ces voûtes solitaires
Qu'à l'innocence éleva Stanislas.
De l'éternel méditez les oracles;
Dans vos travaux deux guides éclairés
Vous montreront les sentiers assurés
Où le chrétien peut marcher sans obsctacles.
En les suivant on ne peut s'égarer;
Plus d'une fois leur active éloquence
A renversé la trompeuse science
Dont le sophisme a soin de se parer.
Dans les leçons que leur zèle prolonge,
Allez en foule affermir votre cœur,
Pour prévenir le venin de l'erreur,
Et repousser tous les traits du mensonge.
Au saint prélat que le Seigneur voulut
Nous accorder dans ce terrible orage,
De vos vertus et de votre courage
Vous offrirez le précieux tribut.
Oui, si le ciel bientôt daigne le rendre
A nos regrets, à nos pleurs, à nos vœux,
Il reverra des ministres pieux,
Dignes encor de l'amour le plus tendre.
Nous mènerons au devant de ses pas
De confesseurs une troupe aguerrie (33),
Qui de l'enfer a bravé la furie,
Et méprisé les horreurs du trépas.

Que ce spectacle aura pour lui de charmes !
A quels transports son ame va s'ouvrir !
Ivre de joie, il sentira tarir
Dans ce beau jour la source de ses larmes.

ÉLÉGIE VIIe.

AUX LORRAINS.

QUE ton sort est à plaindre, ô ma triste patrie!
Que de malheurs ont déchiré ton sein!
Tant de crimes affreux, dont je te vois remplie,
Etaient-ils faits pour l'ame du Lorrain?
Quand ses champs autrefois, désolés par la guerre,
De flots de sang se trouvèrent baignés;
Quand la peste et la faim, pour combler la misère,
Tranchaient les jours par le fer épargnés;
On ne le vit jamais, inhumain et perfide,
A ses revers joindre la cruauté.
D'où n'ait donc aujourd'hui la fureur homicide
Du noir démon dont il est agité?
Sensible, vertueux, et chéri de ses princes,
Qui devaient tout à sa fidélité,
Il se couvrit de gloire, et les autres provinces
Portaient envie à sa félicité.
Par d'injustes rivaux chassé de la Lorraine,
Charles captif, banni de ses états,
N'eut pas voulu changer contre l'aigle romaine
Le doux espoir d'y reporter ses pas.
Le tendre Léopold sur ce peuple docile
Régnait en paix, content de son amour;
Et les cœurs des Lorrains faisaient à Lunéville
Tout l'ornement de sa paisible cour.

Depuis que le destin les unit à la France,
Bourbon n'eut pas de sujets plus soumis :
Mais des ingrats Français la fatale inconstance
Les a rendus ses cruels ennemis.
Ainsi que leurs voisins, factieux et rebelles,
De l'anarchie ils dressent l'étendard;
On les verra bientôt dans des fureurs nouvelles
Contre leur roi s'armer de toute part.
Ils ont déja séduit par de viles caresses
Les bataillons placés au milieu d'eux :
Et ces lâches soldats ont, par mille faiblesses,
Souillé le nom qui les rendait fameux.
Des tripots de Nancy l'infame populace
Contre leurs chefs a su les irriter;
A la voix de Pommier leur insolente audace
Ne craint plus rien, ne sait rien respecter.
Parmi les cris confus d'un horrible tumulte
Ils ont juré d'envahir les trésors;
Il n'est point d'officier que la foule n'insulte,
S'il veut blâmer leurs coupables efforts.
Tout tremble sous leurs pas, et le brave de Noue,
Qui de ce trouble ignore le sujet,
Par eux sera traîné du cachot à la roue,
S'il ne souscrit à leur honteux projet.
On a vu chanceler la vertu helvétique,
Dès qu'ils ont fait briller l'or à ses yeux;
Et de ces fiers mutins la rage frénétique
En peu d'instant a gagné Chateau-Vieux.

Le jour comme la nuit, l'ivresse et la crapule
Loin de leurs murs les tiennent réunis;
Parmi les citoyens le même feu circule,
Et tant d'excès demeurent impunis.
Ils ne connoissent plus ni frein, ni discipline,
De braver tout ils se font un devoir.
On voit avec effroi leur audace mutine;
Pour l'enchaîner il n'est plus de pouvoir.
Les perfides conseils que leur donnent les traîtres
Les ont charmés; il n'en est plus aucun
Qui n'aspire en secret à poignarder ses maîtres,
Pour s'affranchir de leur joug importun.
Tu t'efforces en vain d'appaiser la tempête
Par ta présence, intrépide Salis;
Lorsque ces forcenés ont demandé ta tête,
A leur aspect tu trembles, tu pâlis.
Entouré d'assassins, cherche à prendre la fuite,
Tromper leurs vœux, échapper à la mort.
A les fuir avec toi ton épouse est réduite,
Plus que le tien tu déplores son sort.
Dans des lieux inconnus évitez leur furie,
Et si bientôt leurs farouches regards
Venaient vous découvrir, Petus avec Arrie
Se perceraient de leurs propres poignards.
Avant que des lions la rage vous atteigne,
Pour vous sauver arrive un défenseur.
Quittez ce sombre asyle, on annonce Malseigne,
Qui calmera leur barbare fureur.

Mais inutile espoir! loin de le reconnaître,
Contre sa vie on trâme cent complots;
Cara le rend suspect, et Malseigne est un traître
Qui doit périr par la main des bourreaux.
Envain la légion dont il était le père,
Prend sa défense, et vole à son secours;
De mille meurtriers la troupe sanguinaire
Court le ravir, et veut trancher ses jours.
D'ignobles artisans la phalange grossière
Vil instrument de la sédition,
A force de clameurs, plonge la ville entière
Dans le désordre et la confusion.
Ils ne savent sur qui doivent tomber leurs armes,
Ni quelle tête a provoqué leurs coups;
A remplir leur cité de frayeur et d'alarmes
Ils goûteront le plaisir le plus doux.
De combien de forfaits, de meurtres et de crimes
Ce peuple aveugle allait être souillé,
Sans l'appui généreux des guerriers magnanimes
Que commandait l'invincible Bouillé?
Que dis-je? le tumulte augmente à leur approche:
Il faut tenter la mort du général;
Il trahit les Lorrains; et c'est ce vil reproche,
Qui du massacre est l'horrible signal.
De mille scélérats les infames cohortes
A ce dessein viennent prêter leurs bras;
Et l'airain menaçant environne les portes
Par où Bouillé dirige ses soldats.

Leur

Leur rage a méconnu des amis et des frères
Qui ne s'armaient que pour les secourir;
Dans leur acharnement, ces tigres sanguinaires
Sont acharnés à les faire périr.
Perfides citoyens, vos soins sont inutiles,
Ces noirs projets ne s'accompliront pas.
Vous n'avez pas prévu ce qu'osera Desilles
Pour prévénir ces honteux attentats.
Le bronze allait tonner, et porter le carnage
Dans tout le camp, et le joncher de morts;
L'intrépide guerrier, à cette affreuse image
Vole, et sondain le couvre de son corps.
Mais, ô rage inouie! ô fureur exécrable!
Lorsque pour eux il prodigue ses jours,
Un déluge de plomb le foudroie et l'accable,
Et Hæner seul s'avance à son secours.
Trop malheureux héros! s'il t'en coûte la vie,
Que de lauriers pour un destin si court (34)!
Dans les mêmes combats, à la même furie
Succomberont Belsunce et Varicourt.
De Bouillé cependant la troupe courageuse
A pénétré dans les murs de Nancy;
Il voudrait appaiser la horde factieuse,
Mais les brigands ne traitent pas ainsi.
Aussi-tôt qu'il paraît, on se mêle, on s'égorge;
Le feu, l'effroi volent de rang en rang;
De morts et de blessés chaque place regorge,
Nancy n'est plus qu'un théâtre de sang.

Ah! ne transmettons pas à la race future
De tant d'excès l'horrible souvenir:
De notre cruauté l'effroyable peinture
Révolterait les siècles à venir.
Le soldat fut séduit, et la justice élève,
Pour le punir, plus de trente gibets;
Carême le premier dut périr à la grêve,
On le sait bien; et Carême est en paix.
Fuyons loin de ces lieux, où tremble l'innocence (35);
Où les poignards prêchent la liberté;
Craignons que dans Nancy bientôt ne recommence
Au nom des loix la même atrocité.
Je vais porter mes pas aux déserts de la Vosge,
Séjour heureux d'une aimable candeur;
Mais quoi! le Montagnard à sa bonté déroge,
Et perd aussi sa naïve douceur!
Hélas! tous ces vallons qu'arrose la Moselle
Sont infectés par Poulain et Maudru,
Qui jurent de concert une haine éternelle
A tous les cœurs où règne la vertu.
Poulain, de nos tyrans organe trop fidèle,
A chaque vice érige un tribunal.
Ignorant et pervers, insolent et rebelle,
Tel est le dieu qu'idolâtre Epinal.
Tout le peuple à ses pieds s'humilie et se courbe
Pour un regard où perce le dédain;
En hauteur, en orgueil ce détestable fourbe
N'a de rivaux que Fournier et Vosgien.

On vante leur génie, aveuglement étrange!
Lorsque l'on voit tracé dans leurs écrits:
Tous nos hiboux moraux vont rentrer dans la fange,
Et n'être plus dévoués qu'au mépris.
Dans leur tripot obscur ils disposent en maîtres
Des intérêts de la religion;
Pour les flétrir ensuite, ils forcent tous les prêtres
A révérer la constitution.
Par sa stupidité digne de leur suffrage,
Maudru triomphe en ces affreux climats (36);
Et tous nos campagnards admirent leur ouvrage
Dans le troupeau de ses vils apostats.
D'avoir trahi sa foi l'impiété le loue,
Et le préfere au pontife romain;
Sous un costume d'or il cache un cœur de boue;
La croix gémit de décorer son sein.
Pour partager le poids de son faux ministère,
Et des affronts que sans cesse il reçoit,
On voit courir à lui d'une terre ètrangère
Un déserteur des cloîtres de Benoît.
Voilà donc, ô Lorrains, les maîtres et les guides,
Dont vous goûtez les perfides leçons!
Et, sans craindre les coups de leurs mains parricides,
Vous les raillez par de fades chansons!
Leur inspirerez-vous le zèle et les lumières
Des malheureux qui vous ont trop aimés!
Pour tant de bienfaiteurs, et d'amis et de pères
Vous n'aurez plus que des loups affamés.

Peut-être un jour, guéris de ce fougueux délire,
Et rougissant de vos folles erreurs,
Vos cœurs de la vertu regretteront l'empire,
Et chercheront ses tranquilles douceurs.
Mais puisqu'en ce moment, malheureuse patrie,
Le crime seul est aimable à tes yeux (37),
Dans un séjour plus beau j'irai finir ma vie ;
Reçois mes pleurs et mes derniers adieux.

Fin des Elégies.

NOTES SUR LES ÉLÉGIES.

ÉLÉGIE PREMIERE.

(1) *Quand tant de biens promettent à la fois, etc.*

J'AVOIS à peine terminé cette peinture du printemps, lorsqu'une gêlée meurtrière moissonna dans une seule nuit l'espérance de la plus riche vendange, et plongea les trois quarts de la Lorraine dans la plus affreuse consternation. Les habitans de Bar, frappés à leur réveil de ce désastre épouvantable, remplissoient leur malheureuse cité de cris lugubres et des gémissemens de leur désespoir. Ils se rassemblent et s'accumulent sur les places publiques : un silence morne et accablant règne alors sur leurs visages pâles et défigurés. Sortis enfin de cet affaissement où les plongeait l'idée d'un si terrible fléau, ils accourrent et se précipitent dans le temple, pour arrêter, s'ils en est temps encore, par leurs soupirs et leurs sanglots, les vengeances du Très-haut, dont ils reconnaissent les traces dans leurs campagnes ravagées. Insensés ! est-ce sous ces voûtes fumantes encore du sang que versa votre barbarie, que vous prétendez fléchir la colère céleste ? Dans d'autres lieux le fanatisme et la rage populaire auront sans doute accusé les ecclésiastiques *Aristocrates* d'être les auteurs de cette triste disgrace ; comme ils attirè-

rent l'orage et la grêle qui, pendant l'été dernier, désolèrent plusieurs de nos provinces. Il n'est point de rève absurde, ni de fable grossière que la populace n'adopte avec transport, pour rendre odieux ceux que l'injustice et la tyrannie ont rendu méprisables. Déjà on débite autour de nous que les prêtres *réfractaires*, depuis qu'ils sont exilés de leurs paroisses, conduisent à leur suite un démon invisible, à l'aide duquel ils opèrent, dans les maisons où ils se réfugient, toutes sortes d'enchantemens et de maléfices.....

(2).... *Et l'on ira montrer de place en place......*

Il n'est personne qui ne sache à quels excès se portèrent les Parisiens contre la personne du maréchal d'Ancre, ce célèbre et malheureux ministre de Louis XIII. Cet exemple suffirait pour détruire les imputations calomnieuses d'une philosophie atrabilaire, qui prétend qu'il n'y eût jamais que la religion qui mît le poignard dans les mains des Français. Nos *philantropes*, depuis qu'ils triomphent, et que leur morale succède à celle de l'évangile, n'auront plus à nous reprocher la St. Barthelémy, ni le massacre des Vaudois, dont ils s'efforçaient en vain de faire tomber tout l'odieux sur les catholiques. Combien de crimes, d'atrocités, depuis le meurtre de *Berthier*, jusqu'aux troubles de la Provence, consigneront dans les annales de la France, le génie pacifique et l'humanité de nos législateurs !

(3).... *Tous les vainqueurs qu'arma la cruauté.....*

Qu'on ne me vante plus la douceur et la sensibilité de ces aimables Parisiennes. Je les ai vues, pendant cinq années entières, se porter en foule sur la place de grêve, toutes les fois qu'on devait y répandre du sang. L'infortunée *Salmon* arrachée des cachots, et sauvée du bûcher par le courage et l'éloquence de l'illustre *Cauchois*, leur fit, il est vrai, verser quelques larmes d'attendrissement. Mais leur cœur méchant et barbare trouvait beaucoup plus de plaisir, et goûtait une jouissance bien plus douce à se repaître du supplice de *Poulailler.*

(4).... *Par mille cris le serment solemnel.*

Quand on se représente toutes les scènes d'horreur qui ont affligé le royaume depuis l'époque de cette fameuse fédération, dont le sceptacle pompeux, éblouissant, portoit l'ivresse dans tous les cœurs, on seroit tenté de croire que les François sont venus, comme les *Massagettes*, ou les *Caraïbes*, environner l'autel de la vengeance, pour dévouer à une proscription générale ceux que leurs richesses ou leur naissance faisaient passer pour autant d'ennemis de la patrie. Citoyens vertueux, à qui l'erreur, l'enthousiasme et l'illusion arrachèrent ce serment, hâtez-vous de le rétracter, pour n'être pas complices de tous les crimes dont se souillent ceux qui le profèrent avec vous.

Rappellez à nos tyrans ce que disoit *Cydippe* à son séducteur *Aconce*.

» *Quæ jurat mens est; nil conjuravimus illâ:*
» *Illa fidem dictis addere sola potest.*
» *Consilium, prudensque animi sententia jurat.*
» *Et, nisi judicii, vincula nulla valent.*
» *Sed, si nil dedimus, præter sine pectore vocem,*
» *Verba suis frustra viribus orba tenes.*
» *Non ego juravi; legi jurantia verba.* Ovid.

ÉLÉGIE SECONDE.

(5).... *Lorsque le sceptre est tombé de sa main.*

» Les Français ont secoué le joug de la monarchie; » chaque citoyen est juge et censeur-né de la conduite » de son souverain. Aux yeux d'un peuple *philosophe,* » chez une nation qui se *régénère,* la royauté, telle » qu'elle exista dans tous les siècles, se confond né- » cessairement avec le despotisme, et la raison en » commande impérieusement la destruction. Ecou- » tez, princes et potentats de l'Europe: le roi notre » maître, ou plutôt, le premier *fonctionnaire* de son » empire, pour resserrer les nœuds de l'alliance qu'il » souhaite maintenir avec vous, vous déclare par » notre bouche: que sa captivité étoit nécessaire au » bonheur de ses sujets; que les droits de sa couronne » étaient un abus honteux, à l'extirpation duquel il

» se félicite d'avoir concouru avec ses *augustes op-*
» *presseurs* ; que sa joie seroit entière, et son triom-
» phe accompli, s'il voyoit naître dans vos cœurs
» le desir de suivre un si noble exemple, et germer
» dans vos états les semences d'une semblable ré-
» volution.....

Voilà les instructions sublimes que nos ambassadeurs ont ordre de publier dans les cours étrangères. Non, cette lettre avilissante n'est pas de Louis XVI; il a une ame. Mais si c'est là le langage de nos *archontes*, comme, par la même raison, il n'est guère possible d'en douter, jugeons, à ce trait, de leur sagacité en politique, et de la profondeur de leur génie. Faut-il s'étonner qu'après une démarche si éclatante, ils foulent aux pieds les *Burlamaqui*, les *Grotius*, les *Montesquieu*, les *Puffendorf*, et tant d'autres écrivains immortels; mais qui n'avoient pas à endoctriner des nations en délire.

(6).... *Et qu'à ses yeux s'ordonne ton supplice.*

Ici je prévois combien de reproches m'adressera, si jamais mon ouvrage tombe entre ses mains, ce peuple de Paris, idolâtre de son roi, et qui lui donne chaque jour des marques si touchantes de sa tendresse et de son amour. A cela je n'ai qu'un mot à répondre. Louis n'existerait plus, s'il avait refusé de suivre les factieux dans sa capitale pendant la nuit trop mémorable du 6 octobre : Louis n'existerait plus, s'il avait

derniérement persisté dans lá résolution d'exécuter son voyage à Saint-Cloud : Louis n'existerait plus, s'il n'avait consenti à éloigner de sa personne des ministres fidèles, devenus indignes de le servir, parce qu'ils n'étaient pas des parjures....... Ah ! le bon peuple !....

(7).... *Tu conduisais tes maîtres dans Paris.*

Mes yeux ont vu plusieurs fois cette cérémonie attendrissante. Tout Paris, à l'approche de son prince, se livrait aux transports d'une joié qu'inspirerait à peine l'apparition de la divinité. Ce monarque, en si peu d'années, est donc devenu bien odieux ? Non ; Louis est toujours le même..... Et les Français ?.....

(8).... *N'assiégaient pas le malheureux François.*

François I[er], captif chez le prince le plus orgueilleux et le plus intraitable qui ait jamais régné en Europe, recevait néanmoins à Madrid tous les honneurs dus à la royauté. Et Louis, le père de son peuple, Louis n'est plus, au milieu de ses sujets, que l'agent presque muet du pouvoir exécutif; ***pouvoir impuissant*** pour repousser les attentats qu'on trame sans cesse contre sa personne sacrée. Anglais, nation régicide, votre crime ne dura qu'un moment ; et Louis a déja souffert mille morts par la main des bourreaux qui se disent ses fidèles serviteurs.....

(9)... *Non, punissez cette injure cruelle.*

Ce vœu m'est échappé presqu'à mon insu. Quelle horreur, s'écriera la famille innombrable des Jacobins ! un prêtre allume le flambeau de la sédition, et secoue d'une main rebelle les torches de la guerre ! C'est à cette race perverse qu'il faudra imputer toutes les suites de la *contre-révolution* qui nous menace. Notre noblesse bannie, persécutée, dispersée dans tous les royaumes étrangers, est incapable d'en former le projet. Une troupe de vicaires campagnards est bien plus propre à de pareils complots. Reproche vain, chimérique, absurde, déraisonnable ; mais fréquent, accrédité, universellement répandu. Non, les prêtres ne sont pas des factieux, et n'envient pas aux *clubs* le droit exclusif d'être sanguinaires.

ÉLÉGIE TROISIÈME.

(10)....*Sa chûte, hélas! d'un moment fut l'ouvrage.*

On a dit à une armée de brigands que, que sous les racines de cet arbre, elle trouverait un trésor immense. Voyez-vous avec quelle ardeur ils coupent, ils frappent, ils abattent, ils renversent, ils arrachent ! Frivole espoir ! le trésor n'existe pas. Mais ils se sont du moins chauffés quelques jours avec l'incendie qui dévore ces tristes débris.

La vertu, dit Montesquieu, *ne se trouve pas plus auprès de la liberté extrême, qu'auprès de la servitude.* Cet auteur, je l'avoue, n'écrivait pas, sur-tout quand il parlait de vertus, *dans le sens de la révolution.* Mais je n'ai pas oublié que nos graves sénateurs ont quelquefois cité des ordonnances de Louis XI en faveur de la démocratie.

» Ce fut, dit ailleurs ce célèbre magistrat, un
» assez beau spectacle dans le siècle passé, de voir
» les efforts impuissans des Anglais, pour établir parmi
» eux la démocratie. Comme ceux qui avaient part
» aux affaires n'avaient point de vertu; que leur am-
» bition était irritée par le succès de celui qui avait
» le plus osé; que l'esprit d'une faction n'était ré-
» primé que par l'esprit d'une autre; le gouverne-
» ment changeait sans cesse. Le peuple étonné cher-
» chait la démocratie, et ne la trouvait nulle part.
» Enfin, après bien des mouvemens, des chocs et des
» secousses, il fallut se reposer dans le gouvernement
» même qu'on avait proscrit...... *Esprit des Loix. Liv. III. chap. 3.*

(11).... *Viennent ronger son feuillage flétri.*

Combien de gentilshommes courageux, innocens, vertueux, bienfaisans, ont été, depuis deux ans, et seront encore, *en vertu des droits de l'homme,* les tristes victimes de la fureur du peuple! Citera-t-on aussi quelques citoyens paisibles et tr[illegible]illes sacrifiés à la

vengeance de la noblesse ? Non ; elle suit le code de la raison. J'ai lu dans quelques voyageurs cet hymne barbare, que chantaiant, après leur expédition sanglante, des peuplades entières de sauvages :

» Nos flèches se sont imbibées du sang de nos en-
» nemis : nos mains invincibles leur ont déchiré les
» entrailles ; nos enfans se sont repus avec délices de
» leurs membres palpitans ; leurs têtes ensanglantées
» vont orner les trophées de notre victoire ; nous nous
» enivrerons au milieu des festins dans leurs crânes
» desséchés ; leurs cheveux seront désormais les cordes
» qui banderont nos arcs ; nous aiguiserons leurs os,
» qui deviendront des flèches meurtrières, pour per-
» cer le cœur de ceux d'entre eux qui ont échappé
» à nos poursuites «.

Dans quelle région de lumières habitent ces monstres, l'opprobre de l'humanité ? Dans quelle région ? A Paris, au milieu de nous, dans toute la France.

(12).... *Les vils Anglais poignarderaient d'Assas.*

Si quelques-uns de nos illustres opprimés allaient se placer près de notre *auguste* aréopage, et là s'écrier, comme ce héros intrépide : *à moi, d'Auvergne ! voici l'ennemi* ; l'ennemi fuirait, car il redoute le courage et la valeur ; mais tous les cœurs sont glacés.

(13).... *Quand Gué-Trouin sortira d'un comptoir.*

Parmi ceux qui ont eu la prépondérance pour

faire adopter le décret honteux qui bouleverse la marine, il n'en est qu'un petit nombre qui pussent devenir des *mousses passables*; et l'on ne rit pas de leurs bévues; parce que nous sommes dans le siècle des *caricatures*. C'est ici que *Phèdre* dirait : *Ne sutor ultrà crepidam.* Ne croiroit-on pas que nous sommes dans le royaume de *Liliput?*

(14).... *Vit en un jour ses souffrances guéries?*

Quels traits de générosité j'ai admirés dans cette famille vertueuse! Tandis que madame de Br...y ouvre ses greniers à tous les pauvres du voisinage, et répand ses aumônes avec profusion sur une foule de mendians affamés qui, plusieurs fois par semaine, assiègent sa porte; l'aînée de ses demoiselles s'informe chaque jour s'il n'est pas dans le hameau quelqu'infirme, quelque malade à visiter, à consoler, à secourir. Elle leur prodigue à tous des soins continuels; elle rend à ces malheureux, avec une assiduité constante, les offices les plus bas; et quand le mal augmente; quand la guérison devient difficile, elle fournit, de concert avec sa jeune sœur, non moins sensible qu'elle, les frais nécessaires aux voyages et aux courses du médecin. C'est à la suite de tant d'actions sublimes qu'elles ont essuyé mille outrages, mille insultes, mille affronts, mille traitemens barbares, *en vertu des droits de l'homme.* Ames héroïques! qu'il est doux à mon cœur de rendre un hommage éclatant

à vos vertus! Pourquoi faut-il qu'il soit aussi le monument de la bassesse de vos lâches persécuteurs? Consolez-vous : s'il est flatteur de faire des heureux, il est plus grand, plus magnanime de faire des ingrats.

ÉLÉGIE QUATRIÈME.

(15).... *A proférer un serment solemnel.*

Vers le mois de février je composai, à l'occasion de ce terrible serment, la complainte suivante, sur l'air *du Troubadour Béarnois.*

Peuple éclairé par un Dieu,
Peuple instruit par ses miracles,
Veux-tu répandre en tout lieu
Le mépris de ses oracles,
En adoptant une loi
Qui va renverser ta foi.

Dans le funeste serment
Qu'on demande à tes ministres,
La vertu lit en tremblant
Mille présages sinistres;
Elle y déteste une loi
Qui va renverser ta foi.

Contre un injuste pouvoir
Leur résistance te blesse.
Ah! c'est la voix du devoir,
C'est le cri de la tendresse

Qu'ils opposent à la loi
Qui va renverser ta foi.

Au nom sacré de chrétien,
Peuple jadis si fidelle;
Pour devenir citoyen,
A Dieu tu te rends rebelle,
En admettant une loi
Qui va renverser ta foi.

Aux leçons de ton berceau
Ne vois-tu pas qu'on déroge ?
Ton cœur cède à leur flambeau;
C'est ton cœur que j'interroge;
Approuve-t-il une loi
Qui va renverser ta foi ?

D'une aimable liberté
Lorsqu'on t'offre l'espérance;
Sais-tu que l'impiété
Abuse ton ignorance;
Pour t'imposer une loi
Qui va renverser ta foi ?

L'horreur d'un schisme fatal
Va désoler ta patrie:
Tu verras d'un œil égal
Le vrai dogme et l'hérésie,
En adoptant une loi
Qui va renverser ta foi.

Vois

Vois tes pontifes errans,
Qu'a dépouillés l'injustice;
Tes ministres gémissans,
Tes autels sans sacrifice;
C est l'ouvrage d'une loi
Qui va renverser ta foi.

Dans les chemins du salut
Chaque pasteur est ton guide.
Voudrais-tu donc qu'il parût
Moins zélé, moins intrépide
A rejetter une loi
Qui va renverser ta foi?

Crois-tu que l'ambition
Les arme d'un faux courage?
Le mépris, l'abjection,
A tes yeux sont leur partage,
S'ils combattent une loi
Qui va renverser ta foi.

Reconnais pour tes pasteurs
Les fourbes qui les remplacent.
Sois heureux par les erreurs,
Que leurs bassesses te tracent.
Ils sont l'appui d'une loi
Qui va renverser ta foi.

Régnez, pontife romain,
Régnez sur les bords du Tybre;
Le Français ne vous doit rien;
Le Français pour être libre,
Par une nouvelle loi
Brise le joug de sa foi.

Quelle affreuse vérité
Tu vas transmettre à l'histoire!
Pour prix de sa liberté,
Le Français trouva sa gloire
A consacrer une loi
Qui devait changer sa foi.

(16).... *Et s'avilir par ce vœu sacrilège.*

La défection honteuse de ce célèbre *Mathan*, que j'appellerais volontiers *filius Mammonæ*, a pu affliger, mais n'a pu surprendre l'église. Ce n'est pas de ses pareils que S. Avite de Vienne disait : *Si.... vocatur in dubium, episcopatus videbitur, jam non episcopus vacillare.* Dans le dernier discours qu'il vient de prononcer à la tribune, son cœur, dévoué à la tolérance philosophique, gémit des vexations qu'éprouvent de toutes parts les ecclésiastiques soi-disant *réfractaires.* Il demande que le glaive des amis de la constitution ne soit plus suspendu sur leurs têtes; et que la *philantropie des Jacobins* leur accorde une trève de quelques momens. Pour l'obtenir, cette liberté, qui n'est, à la

bien prendre, qu'un nouvel outrage, le ci-devant pontife étale avec emphase tous ses principes irréligieux et impies.

Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.

(17).... *De tous les traits d'une lâche imposture.*

Dans quel océan de délices nageait l'ame patriotique de l'éloquent *Barnave*, lorsqu'il peignait en traits de flamme les horreurs *imaginaires* commises ou excitées par un prélat innocent! Il a appris que ses récits étaient infidèles, ses déclamations calomnieuses, et tous ses reproches autant d'impostures. Qu'importe; il a eu la satisfaction de parler un moment de meurtres, de sang, d'assassinats, de carnage; c'est l'élément de nos législateurs.

(18).... *Ils ont sacré les prêtres des hauts-lieux.*

On me disait, en lisant mon manuscrit, que j'aurais dû dire plutôt les prêtres *des bas lieux*. Mais je voulais une allusion; on va voir combien elle est frappante. Voici les paroles qu'adressait un roi de Juda aux dix tributs d'Israël engagées dans le schisme:

» Vous avez rejetté les prêtres du Seigneur, les
» enfans d'Aaron et les lévites, et vous vous êtes fait
» des prêtres comme les autres peuples du monde, des
» *premiers venus*. Pour nous, nous n'avons point aban-
» donné le Seigneur qui est notre Dieu: et les prêtres
» de la race d'Aaron, et les lévites, chacun dans son

» ordre, continuent à remplir leur ministère devant
» le Seigneur, et à s'acquitter des autres devoirs de
» la religion que vous avez abandonnée. Ainsi Dieu
» est parmi nous, pour nous conduire ; nous avons
» parmi nous ses prêtres qui sonnent la trompette
» contre vous. Enfans d'Israel, ne combattez point
» contre le Seigneur Dieu de vos pères ; il n'y a au-
» cun avantage pour vous «. 2. *Paralip. ch. 13, v. 9.*

Rapprochons de ce passage la lettre insérée dans la gazette de Paris, à la feuille du 4 mai, au sujet du remplacement des ecclésiastiques dans le District de Rembervillers, au Département des Vosges. L'auteur n'est pas suspect, puisqu'il a le courage de se nommer.

» ..... Le dimanche 3 avril, le théâtre s'ouvrit dans
» cette ville à 26 électeurs campagnards, pour l'ac-
» complissement de cette œuvre à jamais mémorable.
» Sur 21 curés que contient l'étendue du District, 17
» devaient subir la loi du plus injuste *ostracisme*. C'é-
» taient pour la plupart des vieillards infirmes, perclus,
» blanchis dans les travaux du ministère, tous ver-
» tueux et charitables, tous respectés et chéris du
» peuple ; qu'il falloit bannir, exiler, arracher im-
» pitoyablement de leur troupeau, malgré les larmes,
» les regrets et le désespoir de presque tous leurs en-
» fans. Car quelques-uns, séduits par des imposteurs,
» auraient rougi de faire paraître à cet horrible spec-
» tacle une émotion *inconstitutionnelle*. Au milieu

» de mille acclamations tumultueuses; parmi les cris
» d'une populace impie; au mépris des saints canons;
» à l'étonnement d'un grand nombre de spectateurs
» interdits; à la grande indignation des vrais fidelles,
» dont la voix et les réclamations sont étouffées, on
» instale à leur place une tourbe grossière de vicaires
» ignares, qui passent, même dans l'esprit de ceux dont
» ils vont être les ministres, pour ne connaître d'autre
» Dieu que ceux dont l'idée seule souille la pensée; une
» horde de moines ineptes et débauchés, dont quel-
» ques-uns, peu contens du titre de solitaires, avaient,
» dans la fougue d'une jeunesse licencieuse, déserté
» leurs célules, pour acquérir celui de *pères de famille*;
» quelques aumôniers de régimens, dont les mœurs
» dépravées porteront la corruption dans des ha-
» meaux où régnaient la candeur et l'innocence;
» plusieurs chanoines *autrefois* réguliers, qui n'ap-
» prennent et n'enseignent, pour toute théologie,
» que les systêmes de l'indépendance et du presby-
» térianisme; quelques jeunes ambitieux, que leur
» ignorance força d'aller mendier le sacerdoce dans
» des régions lointaines, et qui n'ont pas reculé
» d'horreur à la proposition infame de soudoyer les
» électeurs pour capter leurs suffrages..... «.

De pareils pasteurs peuvent-ils oublier, dans leurs prières, ces expressions si conformes à leur état: *Miserere nostri, Domine, miserere nostri; quia multùm repleti sumus despectione.*

(19).... *La foudre, hélas! retombe sur moi-même.*

Il n'est donc pas vrai que l'assemblée nationale veuille défendre et protéger la religion catholique; puisqu'à ses yeux l'effigie du souverain pontife a été brûlée publiquement au milieu de Paris; et si l'évangile des *Barnave*, des *Lameth*, des *Rabaut*, des *Roberspierre*, succède à celui de J. C., s'imagine-t-on que les Français deviendront plus vertueux, plus soumis, plus pacifiques? Point du tout. Cependant il faut une religion quelconque, disent nos philosophes, pour mettre un frein à l'effervescence du peuple. Sans doute, ils le disent; mais je ne crois pas qu'aucun d'eux l'ait jamais pensé.

(20).... *Tu vois, Seigneur, mon avilissement.*

Vide, Domine, quoniam facta sum vilis. Ils rougissent en secret, tous ces lâches apostats, élevés par l'ignorance ou l'incrédulité sur les sièges qu'honoraient tant d'illustres évêques. Il n'en est presqu'aucun qui n'ait chaque jour à dévorer quelques nouvelles humiliations. Je ne puis m'empêcher de placer ici l'entretien qu'eut dernièrement avec une dame de Verdun le prélat constitutionel de cette ville :

» Je viens, *monseigneur*, vous prier instamment
» de me rendre un service que je ne puis attendre que
» de votre *grandeur*. —Croyez, madame, qu'il me sera
» doux et flatteur de me sacrifier tout entier, pour

» vous être de quelque utilité. En quoi puis-je vous
» servir ? parlez. — Il s'agit, *monseigneur*, de me
» marier. — Mais n'est-il pas, dans cette ville, d'autres
» mains aussi dignes que la mienne de vous donner la
» bénédiction nuptiale ? — J'ai, *monseigneur*, de très-
» puissans motifs pour aimer mieux la recevoir de la
» vôtre. — Madame est donc veuve ? — Point du
» tout, *monseigneur*, mon époux est plein de vie,
» mais il est absent depuis plusieurs années ; et son
» éloignement m'autorise, je crois, à former de nou-
» veaux liens. — Quelle erreur est la vôtre, madame !
» Ignorez-vous combien est formelle et rigoureuse
» la loi de l'évangile sur l'indissolubilité du mariage ?
» Ni moi, ni aucune puissance sur la terre, ne peut
» vous dégager du serment solemnel par lequel vous
» promîtes à votre mari de lui être inviolablement
» attachée jusqu'au tombeau. — J'ai prévu cette dif-
» ficulté, *monseigneur* ; et je ne vois que vous capa-
» ble de lever cet obstacle. — Vous vous trompez,
» madame : c'est moi, au contraire, qui doit veiller
» à ce que les préceptes divins soient observés dans
» toute leur étendue ; et j'espère que *ma conduite* vous
» prouvera combien je suis éloigné d'un pareil relâ-
» chement. — Mais, *monseigneur*, c'est précisément
» votre conduite qui me rassurait. L'église de Verdun
» n'est pas plus veuve que moi ; son époux s'est écarté
» pour éviter un orage qui le menaçait ; et quand je
» vous ai vu, après son départ, vous unir sans scru-

» pule à cette épouse, qui ne demandait pas votre
» cœur, n'avais-je pas droit de conclure..... ? — Ma-
» dame, il est..... des..... circonstances..... — *Mon-
» seigneur*, j'ai l'honneur de vous présenter mes
» très-humbles respects.

Ridiculum acri
Fortiùs ac meliùs magnas plerùmque secat res.

(21).... *Triomphe en paix la lâche apostasie.*

Dans une grande partie du département des Vosges, les curés parjures, au mépris d'un décret de l'assemblée nationale, défendent à ceux qu'ils ont supplantés de dire la messe, même en secret, dans l'église paroissiale. Mais cette violence tyrannique est plainement expiée par un trait de tendresse et de charité qui mérite d'être rapporté.

Un certain abbé Tab..., que le séminaire de Nancy reçut autrefois dans son sein, et qu'il se hâta de vomir dès qu'il le connut; ce prêtre de *Liège*, dont le moindre défaut est une ignorance telle qu'on peut la citer comme un phénomène, devenu, à force de manège et de bassesse, curé de Cl..., a fait cette exhortation admirable à ses prétendus paroissiens, quelques jours après son intrusion.

» Prions le Seigneur, mes chers frères, pour
» qu'il ouvre les yeux à ces prêtres rebelles, qui
» sont le fléau de la patrie; pour qu'il change le cœur
» de nos évêques, qui les séduisent par des ouvrages

» que vous ne comprenez pas, ni moi non plus; pour
» qu'il convertisse le pape lui-même, s'il est vrai
» qu'il ait fabriqué ce bref qui fait tant de bruit, que
» je n'ai pas lu, que je ne veux pas lire, parce que
» je le crois de l'abbé *Maury*.

(22).... *Et n'adorer que le faste du monde.*

Nous avons vu, nous voyons encore quelques membres de cette *congrégation*, se rendre dignes, par leurs vertus, de l'estime et de la vénération publique; mais le saint pasteur de *Matincourt* avait cru que le nombre en seroit plus grand.

Rara avis in terris, nigroque simillima cycno.

(23).... *Sera pour vous la palme du martyre.*

Le couvent dee *Miramionnes* n'est pas le seul en France qui ait été en bute à la brutalité d'une populace insolente. Il est à croire que ces excès monstrueux, qui révoltent la raison, ne paraissent à notre *auguste sénat* que d'innocens badinages, propres à donner aux oisifs de la capitale un délassement agréable, après l'ennui que leur cause tous les jours le pompeux spectacle de leurs *sublimes débats*. Il n'est aucune societé, sinon parmi les *antropophages*, bien moins cruels que les *philantropes*, où de pareils crimes demeurassent impunis. Quand *Albanius* eut été un *philosophe*, il ne se serait pas avili en descendant de son char, pour y faire monter les vestales qui cher-

chaient à se soustraire à la fureur des Gaulois. Ces peuples féroces les auraient-ils outragées ? Je n'en sais rien. Mais plus de vingt siècles après cet événement, *Cara*, l'un de leurs descendans, assaisonne par les bouffonneries les plus ordurières, le récit des tortures que viennent d'essuyer dans Paris des vierges chrétiennes.

(24)....*Vient admirer ces horribles spectacles.*

Je me trouvai, il y a quelques semaines, dans un des plus fameux couvens de notre province, où se faisait en grande cérémonie la spoliation de tous les vases sacrés. Un des religieux supplia le commissaire de respecter au moins la chasse qui renferme les reliques de leur S. patron. — Est-elle précieuse ? — Elle est d'argent massif. — On la vendra. — Mais le coffre qu'elle couvre nous restera-t-il ? — Non, s'il est de quelque prix. — Il vaut un écu. — On le vendra. Je frémissais .... Pourquoi cet étonnement, me dit-il à l'oreille ? ignorez-vous que nous servons des brigands ?

(25).... *Célébrera ses profanes orgies.*

Il n'est point d'indécences ni de profanations qui ne se soient commises dans le lieu saint, depuis que les loix nouvelles en ont fait le rendez-vous d'une canaille crapuleuse qui, au sortir des tavernes et des tripots, s'y rassemble pour terminer une partie de débauche par l'élection d'un ministre des autels. Où allez-

vous, *M. Husson*, demandait un villageois à l'un de ses amis fier de sa charge d'électeur? *que sais-je moi? j'compte que j'allons changer la loi.* Il n'est pas jusqu'au matérialisme qui ne se glorifie du droit de choisir les pasteurs des ames.

ÉLÉGIE CINQUIÈME.

(26)....*De nos états la honteuse ressource.*

Voici comme s'exprime le président Hénault au sujet des états de 1614:

» Je dois dire à cette occasion que, comme nous ne
» reconnaissons en France d'autre souverain que le
» roi, c'est son autorité qui fait les loix. Ainsi les états
» généraux n'ont que la voix de remontrance, et de la
» très-humble supplication. Le roi défère à leurs *do-*
» *léances* et à leurs prières, suivant les règles de sa
» prudence et de sa justice. Car s'il était obligé de
» leur accorder toutes leurs demandes, dit un de nos
» plus célèbres auteurs, il cesserait d'être leur roi.
» Delà vient que, pendant l'assemblée des états gé-
» néraux, l'autorité du parlement, qui n'est autre
» chose que celle du roi, ne reçoit aucune diminution;
» ainsi qu'il est aisé de le reconnaître dans les procès
» verbaux de ces états: ils sont les derniers qu'on ait

» tenus, parce qu'on en reconnut l'inutilité; plusieurs
» objets furent présentés, et tous furent contredits,
» suivant les intérêts différens des trois états : ce qui
» tourne toujours au profit de l'autorité du gouver-
» nement, qui, pour les accorder, choisit ce qui con-
» vient le mieux. *T. II page 632.*

Mais qu'un pareil écrivain figurerait mal dans le comité de constitution ! que son costume y paraîtrait vieux et gothique, qu'il serait confus, s'il avait à répondre aux argumens de *Voidel?*

(27)....*Avec Bourbon rends hommage à Chabrou.*

Dans chacun de nos présidens je vois un audacieux *Popilius* qui trace arrogamment un cercle autour du roi de Syrie; et qui le menace de tous les ressentimens du sénat et du peuple *Romain,* s'il ose en franchir l'enceinte avant d'avoir sanctionné tout ce qu'on lui propose.

Il est bon d'observer que la nation Française après avoir solemnellement déclaré qu'elle renonçait à toute conquête étrangère, a néanmoins déployé tous les ressorts que peuvent mettre en œuvre la fourberie et l'imposture, pour ravir à un souverain sans défense le comtat d'Avignon; et qu'elle se gardera bien de sévir contre les auteurs connus des troubles affreux qui ont désolé cette cité malheureuse. Que nos représentans seraient satisfaits, si des massacres multipliés pouvaient mettre entre leurs mains une province sur

laquelle, malgré tous leurs sophismes; ils ne peuvent établir en leur faveur aucun droit légitime!

» *Bella geri placuit nullos habitura triumphos.*
» *Heu! quantum terræ potuit, pelagique parari*
» *Hoc, quem civiles hauserunt, sanguine dextræ!*

Luc: phar. lib. 1°

(28)..... *A chaque pas les forfaits s'accumulent.*

Je voudrais qu'à l'entrée de chaque ville où se trouve une société des amis de la constitution, fût élevée une colonne, sur laquelle on graverait ce vers:

» Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.

En effet que de trames odieuses, que de complots sanguinaires s'y calculent, s'y combinent, s'y préparent, s'y exécutent! quel vaste champ pour la plume d'un *Desormeau*, d'un *Saint-Réal!* On m'a dit que dans le club de Nancy se prêchaient tous les mystères de la religion. Mais je sais qu'on y en prêche *d'autres* aussi, quand il ne reste plus dans l'assemblée que ceux qui ont le secret de la *cabale*. Un paysan qui s'y était trouvé par hasard, m'a assuré qu'il ne voudrait plus y paraître, à moins que les murs de la salle ne fussent vernissé d'onguent-gris.

(29)..... *Sèche tes pleurs: il te reste Grégoire.*

Je m'étais proposé d'insérer ici quelques particularités sur le génie de ce célèbre *arc-boutan* de la révolution. Mais que peut-on ajouter au portrait qu'en

donne dans les journaux une femme à la mode ? il est, dit-elle,

Des aimables abbés l'abbé le plus aimable,
Et des Grégoires le plus grand.

Il n'y aurait pas tant de galanterie, mais plus de vérité à le comparer à l'enchanteur Ismin dont parle le Tasse.

» Questi or *Macone* adora, e fu Cristiano;
» Ma i primi riti anco lasciar non puote:
» Anzi sovente, in uso empio e profano
» *Confonde le duc leggi a se mal note.*

Voilà l'homme qui défie la médisance! c'est la calomnie qu'il est en droit de défier.

ÉLÉGIE SIXIÈME.

(30).... *Si tu ne pars il sera ton bourreau.*

L'image encore frappante des bienfaits signalés que M. de La Fare a répandus dans sa ville épiscopale, faisait envisager comme une chimère le projet abominable de l'assassiner dans son palais. Cependant je connais des personnes qui ont appris les détails de cette horrible conjuration de la bouche même d'un des complices. Eh! quels forfaits sont incroyables dans un peuple qui met à 12 francs les têtes de ses curés?

(31).... *Un schismatique a remplacé La Fare.*

Non ; le schismatique ne veut pas joindre la profanation à l'apostasie. Est-ce l'effet des remords qui doivent ronger son cœur, ou de la honte d'avoir entassé dans son ouvrage tant de faussetés et d'impostures ? Rien de tout cela. Le mot de l'énigme est assez singulier pour que je m'y arrête. Presque tous nos électeurs, malgré le serment de nommer en conscience un homme connu, ont confié le choix de notre évêque aux lumières et à la *piété* du club, qui, sur cet objet, s'en était rapporté lui-même à la prudence du sieur *Foissey*. Celui-ci leur désigne *Deslandes*, grand-vicaire de Paris : nos clubistes, quoique présidés par un maître d'école, confondent ce nom avec celui de l'apostat oratorien ; en conséquence *Hussenot* part pour aller chercher l'intrus. Honteux de sa méprise, il rapporte que des menaces terribles, faites à ce nouvel *apôtre*, l'ont déterminé à refuser l'épiscopat. Les menaces, s'il y en a eu de faites, pourraient fort bien être parties du curé de *Less*, d'autant plus irrité d'avoir manqué la crosse, que déja il avait fait préparer ses ornemens pontificaux. Mais c'est un des nobles appuis de la constitution ; puisqu'il avait promis de plaider, avec toute l'éloquence *qu'on lui connaît*, pour le mariage des prêtres, et l'abolition du carême. On n'a donc garde de faire retomber sur lui des soupçons aussi injurieux. Ainsi, puisqu'il est instant de punir les pré-

tendus auteurs de ces lettres supposées à propos pour voiler la sottise du *club*, il faut, il faut égorger tous les prêtres de Nancy.

» Pur che 'lreo non si salvi, il giusto pera,
» E l'inoccente.....

Tel est le vœu de la populace. O religion! ô christianisme! ô Français!

(32)..... *Mais Rome en vain parle à cette famille.*

Pourquoi les ci-devant religieux de cet ordre sont-ils si obstinés à ne vouloir prendre aucune connaissance des décisions du chef de l'église? — Pourquoi? Nos *Messieurs* ont d'autres principes. On sait combien était légère notre vénération pour les évêques, à qui nous reprochions un luxe qui surpassait encore le nôtre; et n'est-il pas raisonnable que cette indifférence rejaillisse un tant-soit-peu sur le pontife de Rome? Nous avions, lorsque fut proposée la question épineuse du serment, nous avions à consulter dans notre *congrégation* des esprits d'une toute autre solidité que ceux qui mettent au jour des *apologies, des expositions de la foi, etc. M. le prieur de Béchamp* repondait à tout.

» Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

Ceux qui d'abord avaient eu quelque velléité de se joindre aux défenseurs de l'église, se disaient à eux-mêmes, après l'avoir vu:

» Et que me fait à moi cette *Troye* où je cours?

Nous

Nous fûmes peu jaloux des honneurs que méritèrent à Nancy *MM. Dieudonné et Robert*, pour leur vigoureuse résistance aux décrets de nos législateurs; notre gloire ne consista jamais dans un courage si mal-adroit. Nous possédons dans cette ville un professeur d'éloquence, l'idole de la milice nationale, l'oracle de tous les clercs de procureurs, qui sait faire de fort jolis couplets érotiques: il a juré. Dans le même collège nous avons un méchanicien célèbre, qui le cède à peine au *père Sébastien*; et qui fait des aréomètres avec plus d'art que n'en étale *Maudru* dans ses tourne-broches: il est fort douteux qu'il se soit rétracté. Tous leurs confrères, dont le mérite, sans être fort saillant, n'est pas moins réel, à notre avis, ont juré avec une promptitude incroyable. Et comment ne jureraient-ils pas? Un de nos *Messieurs*, curé de L... commandant de la milice de son village, jadis en relations intimes avec l'immortel *Mirabeau*, nous apprend par son exemple que les vicaires, pour être aptes au ministère dans nos paroisses, n'ont besoin que de notre approbation. Un autre de nos *Messieurs* curé d'E... lequel a eu près de trois voix pour l'évêché de Nancy; lequel sait par cœur son *Rainal et les voyages du capitaine Cook*, a composé un ouvrage péremptoire, dans lequel il démontre *qu'autrefois*, deux évêques d'Allemagne furent dépossédés par l'empereur, malgré le pape et l'église; d'où il résulte que les prêtres qui réluctent à la loi du serment, ne

seront les victimes que de leur *orgueil*, de leur *fanatisme*, ou de leur *ignorance*. Aussi son neveu n'a pas hésité de lever la main, lorsqu'il lui a eu dit : *jeune homme, prends et lis.*

(33)....*De confesseurs une troupe aguerrie.*

Quel autre nom donnerai-je à M. l'abbé Gr.....? dont le sermon prêché à S. Epvre a été censuré avec tant d'acharnement et de méchanceté ? A M. l'abbé Jo... qui essuya, de la part du juge de paix à la tête d'une compagnie de gardes nationales, les affronts les plus humilians dans la chaire de Dieuze, où il prêchait le carême ? A MM. El.... et Th... qui, après l'expulsion indigne des deux vicaires de Charmes, ont été dans cette ville en bute à la plus violente persécution ? A ces missionnaires zélés et infatigables, qui reçurent à *Gerbévillers* tous les outrages dont l'écharpe des municipes est devenue comme le signal ? A ces malheureux prêtres de *Mirecourt* qui, dans le moment où j'écris, sont placés entre le feu et les poignards, pour avoir osé redevenir catholiques. Il est à remarquer que tous les *patriotes inquisiteurs* ne mettent dans leurs procédés et leurs poursuites ni justice, parce que l'assemblée nationale les en dispense ; ni humanité, parce que cela est *inconstitutionnel* ; ni raison, parce que cela est impossible.

ÉLÉGIE SEPTIÈME.

(34).... *Que de lauriers pour un destin si court!*

Mais qu'il s'en est peu fallu que ces lauriers ne fussent flétris à jamais! Sauveur de Nancy! on a voulu placer tes cendres à côté de celles du destructeur de la France! Desilles près de Mirabeau! voilà donc comme on se connaît en grands hommes! ingrats Français! vous n'en aurez plus. Les Normands se sont félicités de redevenir à l'égard du jeune *Belsunce*, plus féroces qu'ils ne l'étaient avant le règne du duc *Rollon*.

(35).... *Fuyons loin de ces lieux, etc.*

Tandis que Nancy, depuis cette terrible catastrophe, n'est presque plus qu'un désert inhabité, dont le nom seul a fait reculer d'horreur les étrangers qui voulaient y apporter l'opulence, voici comme s'exprime à ce sujet le corps municipal :

» Notre cité, au milieu d'une grande révolution, a
» su conserver une sage et heureuse tranquillité. Sans
» un moment d'erreur, déja loin de nous ; erreur
» que les circonstances ont beaucoup excusés, et qui
» a disparu avec les étrangers qui l'avoient apportée
» dans nos murs, nous ne connaîtrions de la consti-
» tution du royaume que les immenses bienfaits, les

» droits précieux que nous avons reconquis, sans
» nous être, pour ainsi dire, apperçus des difficultés
» d'une aussi importante entreprise.....

(36).... *Maudru triomphe en ces affreux climats.*

Son cortège est celui d'un consul romain. Il s'est fait précéder d'une armée de *Licteurs* qui portaient des *haches* et des *faisceaux*, pour rendre sa première visite aux religieuses de *Rembervillers*. Ces vierges timides, épouvantées, conservèrent à peine, à son aspect, assez de sang-froid, pour lui demander si c'étaient dans un appareil semblable que J. C. se montrait sur la terre : qui se serait attendu à voir ces pontifes nouveaux, qui se disent envoyés pour rétablir le christianisme dans sa pureté primitive ; parcourir leurs diocèses *cum gladiis, fustibus et armis*? Voilà mes compatriotes ; et c'est ainsi que j'en parle ! oui :

» *Fas odisse viros, atque omnia ferre sub auras,*
» *Si qua tegunt.*

M. *Maudru*, à la suite d'une lettre pastorale, dans laquelle il assure qu'il se trouve fort satisfait de son traitement, écrit à Rome, pour demander la communion du S. Siège. Le Pape lui répond, ainsi qu'à ses pareils, par une menace d'excommunication ; qu'importe? ils n'en conservent pas moins l'unité apostolique. Le grand seigneur, et tout l'empire ot-

toman seraient aussi dans la communion romaine, s'il leur plaisait d'écrire qu'ils veulent y être.

(37).... *Le crime seul est aimable à tes yeux.*

Voici le portrait que faisait un ancien poëte du pays de Vosges :

» *Vosagos saltus, magno sub Cæsare Carlo*
» *Qui latebræ fuerant, hospitiumque feris,*
» *Candida gens habitat....*

C'est parmi ce peuple, ou du moins dans son voisinage qu'on trouve aujourd'hui des chefs de districts qui disent hautement que, depuis que la raison s'épure, *ils rougiraient d'être chrétiens*; qui, montés sur le boulevart du *philosophisme*, s'écrient avec transport :

» Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense;
» Notre crédulité fait toute leur science :

Et on les chérit! O ma patrie, pour prix de tant d'excès, tu ne cesseras peut-être d'avoir des tyrans, que quand tu cesseras de pouvoir les engraisser.

Non missura cutem, nisi plena cruoris hirado.

Fin des Notes.

VERS A L'AUTEUR,

Par M. D.....

Chantre intéressant et sublime,
De nos forfaits, de nos malheurs,
Tu peins hélas ! si bien le crime,
Qu'avec tes vers coulent nos pleurs.

Tendre et vrai, dans chaque élégie
Tu sais assortir tes couleurs
Au sujet qu'avec énergie
Ta verve trace à nos douleurs.

Faut-il, trop aimable génie,
Qu'errant au milieu des tombeaux,
La triste et lugubre Uranie,
Nous offre la France en lambeaux !

Tes lauriers arrosés de larmes,
Croissent donc avec nos cyprès,
Et je te vois, dans nos alarmes
Cueillir la palme des succès.

Console-toi. Le Dieu propice,
Dont la main applanit les flots,
Va combler l'affreux précipice
Où nous poussaient de noirs complots.

De ta lire alors triomphante,
Les accords gais, vifs et brillans
Pénétrant l'ame tressaillante,
De joie abreuveront nos sens.

Fautes à corriger.

Page 2, vers 26, *spectre*, lisez *sceptre.*

Page 44, vers 8, *vois*, lisez *voit.*

Page 60, ligne 3, *meus*, lisez *mens.*